

L'ESSENTIEL & INDISPENSABLE de Raoul Vaneigem

POUR RÉSISTANCE 71



Comme pour mézigue !

PUBLICATIONS CHOISIES PAR R71 DEPUIS 2012...

Mise au format PDF par JBL1960

Mai 2019



Et surtout lisez ! Lisez ! Lisez !...

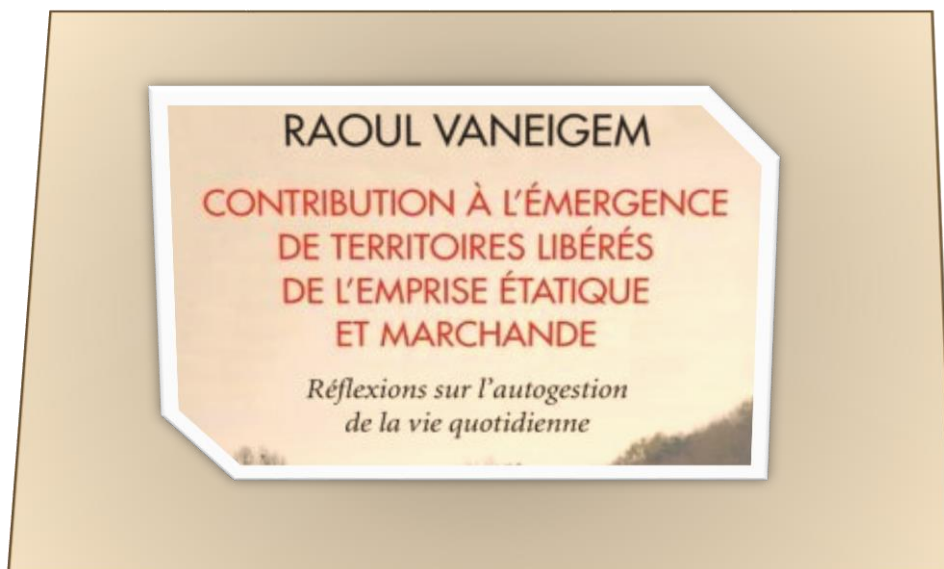
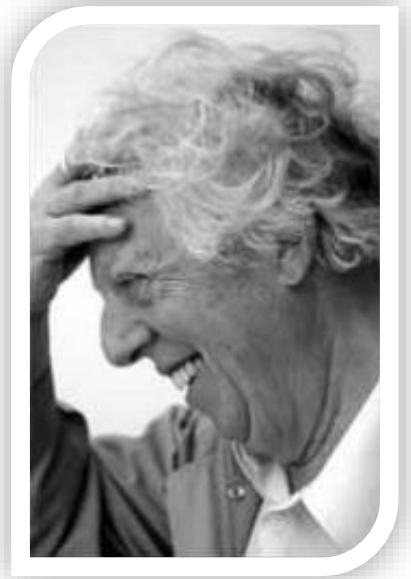
PRÉSENTATION DU PDF

Par ordre chronologique de publication sur R71

- P. 4 Présentation de l'Auteur + Extraits de *“Pour l’abolition de la société marchande, pour une société vivante”* (2002)
- P. 7 Par-delà l'impossible, 04/2012
- P. 10 La gratuité est l'arme absolue de la vie contre l'économie, 11/2011
- P. 16 Vive la Commune ! 12/2007
- P. 20 La Vie a tous les droits, la prédation n'en a aucun, 10/2008
- P. 25 Interview du situationniste historique par un de ses vieux potes, 2011
- P. 30 Solidarité avec Notre Dame Des Landes, 04/2018
- P. 32 Les raisons de la colère, 12/2018
- P. 35 Tout est possible... 25/12/2018
- P. 39 L'Abécédaire de Raoul Vaneigem, 04/2019
- P. 45 L'État n'est plus rien... Soyons TOUT !... 2 mai 2019
- P. 50 Rien n'est fini ; Tout commence !...
Lectures complémentaires proposées par R71
Et le petit bonus à mézigue !

À PROPOS DE L'AUTEUR

Raoul Vaneigem, philosophe, essayiste et activiste belge, né à Bruxelles en 1934. Il fut un des piliers de l'Internationale Situationniste entre 1961 et 1970 aux côtés de Guy Debord avec lequel il prit ses distances. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont son célèbre "Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations" publié la même année que "La société du spectacle" de Guy Debord en 1967 et traduit en plusieurs langues.



Extraits de “*Pour l’abolition de la société marchande, pour une société vivante*” (2002)

“Les insurrections les plus légitimes n’ont traîné que trop de Calvin dans leurs basques. Toujours prêts à dresser des barricades avec trois révolutions de retard, les spectaculaires “casseurs” courant les rues, le pavé à la boutonnière, n’ont pas une seule idée quand il s’agit de fonder une nouvelle société, mais ils en ont cent pour jouer les Fouquier-Tinville et fournir des prévenus aux tribunaux révolutionnaires, à commencer par leurs propres compagnons.”

“Il n’y a pas de dialogue avec les propagateurs de la misère et de l’inhumanité. Il n’y a pas de dialogue avec le parti de la mort. Aucune discussion n’est tolérable avec les tenants de la barbarie. Seule l’affirmation obstinée de la vie souveraine et sa conscience briseront les fers qui entravent le progrès de l’Homme vers l’humain.”

“Qui remporte la palme du terrorisme ? Les Talibans ou vous qui les avez armés ? Les malfrats de banlieues ou vous qui les désespérez ? Le chômeur qui abat le responsable de son licenciement ou vous qui démantelez les usines ? Le Palestinien changé en explosif ou vous qui versez des larmes de crocodile sur un peuple auquel vous ôtez tout avenir ?..”

“Communisme, libéralisme, fascisme, socialisme, anarchisme, gauchisme, mots d’espoir et de sang dont la clameur se répercuta de continent à continent, ne sont plus que des emballages vides et définitivement obsolètes.”

“La puissance du totalitarisme financier qui s’est étendue aux quatre coins du monde enveloppe la planète d’une atmosphère polluée, véritable nuit et brouillard où les ombres vont et viennent en suivant le cours fluctuant des dividendes... Le dynamisme lucratif du capitalisme d’entreprise a laissé la place à la prééminence de spéculations boursières où l’argent travaille en circuit fermé.”

“Le marché de la sécurité offre un profit immédiat aux courtiers de l’angoisse et de ses prophylaxies policières et pharmaceutiques.”

“La belle justice que de sévir contre les malfaisants de quartiers et de banlieues, tandis que sous couvert de mandat politique ou administratif, les malfrats nationaux et

internationaux dévalisent les fonds publics, pillent les budgets, vandalisent l'environnement, détruisent les moyens de production, raréfient les biens de subsistance, menacent la santé, attendent à la joie de vivre et, frappant d'ostracisme les quelques juges intègres résolus à leur demander des comptes, misent sur un accroissement de la violence policière pour enrayer une criminalité tacitement encouragée.”

“Le capitalisme en est arrivée à stagner et à pourrir sur pied. Il n’investit plus, ne dynamise plus, n’innove plus, si ce n’est dans la gestion de sa faillite. Il impose lentement.”

“La mise en œuvre d’une société solidaire s’inscrit aujourd’hui dans le bouleversement des mentalités et des mœurs que suscite un dynamisme capitaliste prêt à dépasser le stade archaïque d’une économie enlisée dans la gestion de sa faillite.”

“Le refus de la société marchande implique la création d’une société vivante.”

“L’exercice de la démocratie directe implique le principe : l’humain prime le nombre.”

“Le monde est à nous ! Multiplions les territoires libérés de l’emprise de la dictature marchande !”

“La gratuité n’est ni un dû ni une charité, elle n’est soumise à aucune allégeance.”

“Pour la première fois, le principe de gratuité, incompatible avec la valeur d’échange, introduit dans le système marchand le grain de sable qui en grippera les mécanismes.”

“Nous n’écraserons les factions du profit et de la mort qu’en créant partout les conditions d’une vie meilleure. L’art de la créativité libère de l’histoire révolue.”

“Notre combat n’est plus de survivre dans une société de prédateurs mais de vivre parmi les vivants.”

“L’être humain n’est ni une proie, ni un prédateur. Assurer la primauté de la vie sur l’économie, c’est opposer un non ferme et définitif à toute forme de prédation en apprenant à vivre au lieu d’apprendre à tuer, à réprimer, à exploiter.”

Illusion démocratique : Peur, obscurantisme, crétinisation et mercantilisme, armes prévisibles du Nouvel Ordre Mondial...

Par-delà l'impossible

Par Raoul Vaneigem - Avril 2012

URL de l'article original (en ligne) : <http://www.lavoiedujaguar.net/Par-delà-l-impossible>

L'impossible est un univers clos. Néanmoins, nous en possédons la clé et, comme nous le soupçonnons depuis des millénaires, la porte s'ouvre sur un champ d'infinies possibilités. Ce champ, il nous appartient plus que jamais de l'explorer et de le cultiver. La clé n'est ni magique ni symbolique. Les Grecs anciens la nommaient « poésie », du verbe poiein, construire, façonner, créer.

Depuis qu'avec la civilisation marchande s'est instauré le règne des princes et des prêtres — dont les lamentables résidus continuent de grouiller sur le cadavre de Dieu — le dogme de la faiblesse, de la débilité native de l'homme et de la femme n'a cessé d'être enseigné, aux dépens de la créativité, faculté humaine par excellence. La loi du pouvoir et du profit ne condamne-t-elle pas l'enfant à vieillir prématurément en apprenant à travailler, à consommer, à s'exhiber sur un marché d'esclaves où la roublardise concurrentielle et compétitive étouffe l'intelligence du cœur et de la solidarité ?

Nous sommes en butte à une dénaturation constante où la vie est vidée de sa substance tandis que la nécessité de survivre se réduit à la quête animale de la subsistance. Le droit aléatoire à l'existence s'acquiert au prix d'un comportement prédateur qui monnaie et rentabilise la peur.

Alors que le travail socialement utile — agriculture naturelle, école, hôpitaux, métallurgie, transports — se raréfie et se dégrade, le travail parasitaire, assujéti aux impératifs financiers, gouverne les États et les peuples au nom d'une bulle financière vouée à imploser. La peur règne et répond à la peur. La droite populiste récupère la colère populaire. Elle lui désigne des boucs émissaires interchangeables, juifs, arabes, musulmans, chômeurs, homosexuels, métèques, intellectuels, en-dehors, et l'empêche ainsi de s'en prendre au système qui menace la planète entière. Dans le même temps, la gauche populiste canalise l'indignation en des manifestations dont le caractère spectaculaire dispense de tout véritable projet subversif. Le nec plus ultra du radicalisme consiste à brûler les banques et à organiser des combats de gladiateurs entre flics et casseurs comme si ce combat dans l'arène pouvait ébranler la solidité du

système d'escroquerie bancaire et les États qui, unanimement, en assument les basses œuvres.

Partout la peur, la résignation, la fatalité, la servitude volontaire obscurcissent la conscience des individus et rameutent les foules aux pieds de tribuns et de représentants du peuple, qui tirent de leur crétinisation les derniers profits d'un pouvoir vacillant.

Comment lutter contre le poids de l'obscurantisme qui, du conservatisme à la révolte hargneuse et impuissante du gauchisme, entretient cette léthargie du désespoir, alliée de toutes les tyrannies, si révoltantes, si ridicules, si absurdes qu'elles soient ? Pour en finir avec les diverses formes de gréganisme, dont les bêlements et les hurlements jalonnent le chemin de l'abattoir, je ne vois d'autre façon que de ranimer le dialogue qui est au cœur de l'existence de chacun, le dialogue entre le désir de vivre et les objurgations d'une mort programmée.

Par quelle aberration consentons-nous à payer les biens que la nature nous prodigue : l'eau, les végétaux, l'air, la terre fertile, les énergies renouvelables et gratuites ? Par quel mépris de soi juge-t-on impossible de balayer sous le souffle vivifiant des aspirations humaines cette économie qui programme son anéantissement en accaparant et en saccageant le monde ? Comment continuer à croire que l'argent est indispensable alors qu'il pollue tout ce qu'il touche ?

Que les exploiters s'opiniâtrent à convaincre les exploités de leur inéluctable infériorité, c'est dans la logique des choses. Mais que révoltés et révolutionnaires se laissent emprisonner dans le cercle artificieux de l'impossible, voilà qui est scandaleux. J'ignore combien de temps s'écoulera avant que volent en éclats les tables d'airain de la loi du profit, mais aucune société véritablement humaine ne verra le jour tant que ne sera pas brisé le dogme de notre incapacité à fonder une société sur la vraie richesse de l'être : la faculté de se créer et de recréer le monde.

Jusqu'à ce que les mots porteurs de vie se fraient un chemin dans la forêt pétrifiée, où les mots glacés et gélatineux consacrent le pouvoir d'une mort froidement rentabilisée, peut-être est-il indispensable de répéter inlassablement : oui il est possible d'en finir avec la démocratie corrompue en instaurant une démocratie directe ; oui il est possible de pousser plus avant l'expérience des collectivités libertaires espagnoles de 1936 et de mettre en œuvre une autogestion généralisée ; oui il est possible de recréer l'abondance et la gratuité en refusant de payer et en mettant fin au règne de l'argent ; oui il est possible de liquider l'affairisme en prenant à la lettre la recommandation « Faisons nos affaires nous-mêmes » ; oui il est possible de passer outre aux diktats de l'État, aux menaces des mafias financières, aux prédateurs politiques de quelque étiquette qu'ils se revendiquent.

Si nous ne sortons pas de la réalité économique en construisant une réalité humaine, nous permettrons une fois de plus à la cruauté marchande de sévir et de se perpétuer.

Le combat qui se livre sur le terrain de la vie quotidienne entre le désir de vivre pleinement et la lente agonie d'une existence appauvrie par le travail, l'argent et les plaisirs avariés, est le même qui tente de préserver la qualité de notre environnement contre les ravages de l'économie de marché. C'est à nous qu'appartiennent les écoles, les produits de l'agriculture renaturée, les transports publics, les hôpitaux, les maisons de santé, la phytothérapie, l'eau, l'air vivifiant, les énergies renouvelables et gratuites, les biens socialement utiles fabriqués par des travailleurs cyniquement spoliés de leur production. Cessons de payer pour ce qui est à nous.

La vie prime l'économie. La liberté du vivant révoque les libertés du commerce. C'est sur ce terrain-là que, désormais, le combat est engagé.

Raoul Vaneigem

Publié dans L'Impossible n° 2, avril 2012.



Illusion démocratique : L'économie est une arme de destruction massive... Comment la vaincre sans coup férir ?

« *La gratuité est l'arme absolue de la vie contre l'économie* »

ENTRETIEN PUBLIÉ DANS SINÉ MENSUEL EN OCTOBRE 2011.

lundi 21 novembre 2011, par Raoul Vaneigem

**URL de l'article original : [http://www.lavoiedujaguar.net/La-gratuite-est-l-
arme-absolue-de](http://www.lavoiedujaguar.net/La-gratuite-est-l-arme-absolue-de)**

*Membre de l'Internationale situationniste de 1961 à 1970, Raoul Vaneigem est l'auteur du Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations (Gallimard, 1967), d'où furent tirés les slogans les plus percutants de Mai 68, et d'une trentaine d'autres livres. Dernier titre paru : *L'État n'est plus rien, soyons tout* (Rue des Cascades, Paris, 2010).*

Peux-tu donner une brève définition des situationnistes ?

Non. Le vivant est irréductible aux définitions. Ce qu'il y avait de vie et de radicalité chez les situationnistes continue à se développer dans les coulisses d'un spectacle qui a toutes les raisons de le taire et de l'occulter. En revanche, la récupération idéologique dont cette radicalité a été l'objet connaît une vague mondaine dont les intérêts n'ont rien de commun avec les miens.

Que voulaient dire les situs quand ils affirmaient que le situationnisme n'existait pas ?

Les situationnistes ont toujours été hostiles aux idéologies, et parler de situationnisme serait mettre une idéologie où il n'y en a pas.

Pour quelles raisons as-tu rompu avec l'Internationale situationniste en 1970 ? Avec le recul, que penses-tu de Guy Debord ?

J'ai rompu parce que la radicalité qui avait été prioritaire jusqu'en mai 1968 était en train de se dissoudre dans des comportements bureaucratiques. Chacun a alors choisi ou de poursuivre seul sa voie, ou d'abandonner le projet d'une société autogérée. Peut-être Debord et moi étions-nous plus dans la complicité que dans l'affection, mais qu'importe la rupture ! Ce qui a été sincèrement vécu n'est jamais perdu. Le reste n'est que l'écume de la futilité.

Quel regard portes-tu sur le mouvement des Indignés ?

C'est une réaction de salut public, à l'encontre de la résignation et de la peur qui donnent à la tyrannie du capitalisme financier son meilleur soutien. Mais l'indignation ne suffit pas. Il s'agit moins de lutter contre un système qui s'effondre qu'en faveur de

nouvelles structures sociales, fondées sur la démocratie directe. Alors que l'État envoie à la casse les services publics, seul un mouvement autogestionnaire peut prendre en charge le bien-être de tous.

L'utopisme est-il toujours à l'ordre du jour ?

L'utopisme ? Mais c'est désormais l'enfer du passé. Nous avons toujours été contraints de vivre dans un lieu qui est partout et où nous ne sommes nulle part. Cette réalité est celle de notre exil. Elle nous a été imposée depuis des millénaires par une économie fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. L'idéologie humaniste nous a fait croire que nous étions humains alors que nous restions, pour une bonne part, réduits à l'état de bêtes dont l'instinct prédateur s'assouvissait dans la volonté de pouvoir et d'appropriation. Notre « vallée de larmes » était considérée comme le meilleur des mondes possibles. Or, a-t-on inventé un mode d'existence plus fantasmagique et plus absurde que la toute-puissante cruauté des dieux, la caste des prêtres et des princes régnant sur les peuples asservis, l'obligation de travailler censée garantir la joie et accréditant le paradis stalinien, le Troisième Reich millénariste, la Révolution culturelle maoïste, la Société de bien-être (le Welfare State), le totalitarisme de l'argent hors duquel il n'y a ni salut individuel ni salut social, l'idée enfin que la survie est tout et que la vie n'est rien ? À cette utopie-là, qui passe pour la réalité, s'oppose la seule réalité qui vaille : ce que nous essayons de vivre en assurant notre bonheur et celui de tous. Désormais, nous ne sommes plus dans l'utopie, nous sommes au cœur d'une mutation, d'un changement de civilisation qui s'esquisse sous nos yeux et que beaucoup, aveuglés par l'obscurantisme dominant, sont incapables de discerner. Car la quête du profit fait des hommes des brutes prédatrices, insensibles et stupides.

Explique-nous comment la gratuité, selon toi, est un premier pas décisif vers la fin de l'argent.

L'argent n'est pas seulement en train de dévaluer (le pouvoir d'achat le prouve), il s'investit si sauvagement dans la bulle de la spéculation boursière qu'elle est vouée à imploser. La tornade du profit à court terme détruit tout sur son passage, elle stérilise la terre et dessèche la vie pour en tirer de vains bénéfices. La vie, humainement conçue, est incompatible avec l'économie qui exploite l'homme et la terre à des fins lucratives. À la différence de la survie, la vie donne et se donne. **La gratuité est l'arme absolue contre la dictature du profit.** En Grèce, le mouvement « Ne payez plus ! » se développe. Au départ, les automobilistes ont refusé les péages, ils ont eu le soutien d'un collectif d'avocats qui poursuit l'État, accusé d'avoir vendu les autoroutes à des firmes privées. Il est question maintenant de refuser le paiement des transports publics, d'exiger la gratuité des soins de santé et de l'enseignement, de ne plus verser les taxes et les impôts qui servent à renflouer les malversations bancaires et à enrichir les actionnaires. Le combat pour la jouissance de soi et du monde ne passe pas par l'argent mais, au contraire, l'exclut absolument.

Il est aberrant qu'une grève entrave la libre circulation des personnes alors qu'elle pourrait décréter la gratuité des transports, des soins de santé, de l'enseignement. Il faudra bien que l'on comprenne, avant le krach financier qui s'annonce, que la gratuité est l'arme absolue de la vie contre l'économie.

Il ne s'agit pas de casser les hommes mais de casser le système qui les exploite et les machines qui les font payer.

Tu prônes la désobéissance civile. Qu'entends-tu par là ?

C'est ce qui se passe en Grèce, en Espagne, en Tunisie, au Portugal. C'est ce que résume le titre de mon pamphlet écrit pour des amis libertaires de Thessalonique, L'État n'est plus rien, soyons tout. La désobéissance civile n'est pas une fin en soi. Elle est la voie vers la démocratie directe et vers l'autogestion généralisée, c'est-à-dire la création de conditions propices au bonheur individuel et collectif.

Le projet d'autogestion amorce sa réalisation quand une assemblée décide d'ignorer l'État et de mettre en place, de sa propre initiative, les structures capables de répondre aux besoins individuels et collectifs. De 1936 à 1939, les collectivités libertaires d'Andalousie, d'Aragon et de Catalogne ont expérimenté avec succès le système autogestionnaire. Le Parti communiste espagnol et l'armée de Lister l'écraseront, ouvrant la voie aux troupes franquistes.

Rien ne me paraît plus important aujourd'hui que la mise en œuvre de collectivités autogérées, capables de se développer lorsque l'effondrement monétaire fera disparaître l'argent et, avec lui, un mode de pensée implanté dans les mœurs depuis des millénaires.

Tu désapprouves le système carcéral mais, en 1996, tu as participé à Bruxelles à la Marche blanche qui, selon la presse française, réclamait une répression accrue des actes de pédophilie. N'est-ce pas contradictoire ?

Voilà bien un exemple de contre-vérité journalistique manifeste. Si les parents des victimes de Dutroux avaient réclamé la peine de mort pour l'assassin, la foule aurait abondé dans leur sens. Or, c'est le contraire qui s'est passé. J'admire le courage et le sens humain de Gino et Carine Russo, qui se sont opposés résolument à toute idée de peine de mort (ils ont même prévenu qu'ils n'accepteraient pas que le meurtrier soit, comme de coutume, liquidé par les autres prisonniers). La Marche blanche a été l'exemple rarissime d'une émotion populaire qui en appelait au refus de la pédophilie au nom de l'humain et du refus des prédateurs, et non par le biais de la répression pénale. Il y avait là une dignité tranchant avec l'ignominie populiste qui consiste à se servir de l'émotion pour promouvoir la bestialité répressive, la vengeance. Où voit-on aujourd'hui une réaction collective dénoncer cette stratégie du bouc émissaire qui, pour empêcher que la colère des citoyens ne s'en prenne aux mafias affairistes, qui les ruinent, sonne le tocsin de la peur et du sécuritaire pour désigner comme menace et

ennemi potentiel l'autre, l'étranger, le « différent » – juif, arabe, tzigane, homosexuel ou, au besoin, simple voisin ?

Tu as plusieurs enfants. Ne trouves-tu pas cruel de faire délibérément naître de nouveaux êtres dans ce monde-ci ?

J'exècre la politique nataliste qui, en multipliant mécaniquement les enfants, les condamne à la misère, à la maladie, à la désaffection, à l'exploitation laborieuse, militaire et sexuelle. Seul l'obscurantisme religieux, idéologique et affairiste y trouve son compte. Mais je refuse qu'un État ou une autorité, quelle qu'elle soit, m'impose ses ukases. Chacun a le droit d'avoir des enfants ou de n'en avoir pas. L'important est qu'ils soient désirés et engendrés avec la conscience que tout sera fait pour les rendre heureux. Ce sont ces nouvelles générations – tout à fait différentes de celles qui furent les fruits de l'autoritarisme familial, du culte de la prédation, de l'hypocrisie religieuse – qui aujourd'hui sont en train d'opposer, si confusément que ce soit, la liberté de vivre selon ses désirs au totalitarisme marchand et à ses larbins politiques.

Parle-nous de la cause animale, dont les penseurs révolutionnaires n'ont longtemps tenu aucun compte.

Il s'agit moins d'une cause animale que d'une réconciliation de l'homme avec une nature terrestre qu'il a exploitée jusqu'à présent à des fins lucratives. Ce qui a entravé l'évolution de l'homme vers une véritable humanité, c'est l'aliénation du corps mis au travail, c'est l'exploitation de la force de vie transformée en force de production. Notre animalité résiduelle a été refoulée au nom d'un esprit qui n'était que l'émanation d'un pouvoir céleste et temporel chargé de dompter la matière terrestre et corporelle. Aujourd'hui, l'alliance avec les énergies naturelles s'apprête à supplanter la mise à sac des ressources planétaires et vitales. Redécouvrir notre parenté avec le règne animal, c'est nous réconcilier avec la bête qui est en nous, c'est l'affiner au lieu de l'opprimer, de la refouler et de la condamner aux cruautés du défoulement. Notre humanisation implique de reconnaître à l'animal le droit d'être respecté dans sa spécificité.

En Belgique, le vote est obligatoire. As-tu déjà voté dans ta vie ? Tu paies les amendes ?
Je ne vote jamais, je n'ai jamais reçu d'amende.

Quelle leçon peut-on tirer de cette longue année pendant laquelle la Belgique s'est passée de tout gouvernement ?

Aucune. Pendant le sommeil lucratif des hommes politiques – cinquante-cinq ministres qui n'ont pas de problèmes de fins de mois –, les mafias financières continuent à faire la loi et se passent très bien des larbins qui sont à leur botte.

Comment vois-tu la « révolution » en cours dans les pays arabes ? L'islam te semble-t-il une menace pour elle ?

Où le social l'emporte, les préoccupations religieuses s'effacent. La liberté qui se débarrasse aujourd'hui de la tyrannie laïque n'est pas disposée à s'accommoder d'une

tyrannie religieuse. L'islam va se démocratiser et connaître le même déclin que le christianisme. J'ai apprécié le slogan tunisien : « Liberté pour la prière, liberté pour l'apéro ! »

Enfin, tu restes un optimiste irréductible, non ?

Je pourrais me contenter de la formule de Scutenaire [1] : « Pessimistes, qu'aviez-vous donc espéré ? » Mais je ne suis ni optimiste, ni pessimiste. Je me fous des définitions. Je veux vivre en recommençant chaque jour. Il faudra bien que la dénonciation et le refus des conditions insupportables qui nous sont faites cèdent la place à la mise en œuvre d'une société humaine, en rupture absolue avec la société marchande.

Recueillis par Jean-Pierre Bouyxou, Siné Mensuel, octobre 2011.

Notes

[1] L'écrivain belge Louis Scutenaire (1905-1987) est l'auteur de *Mes inscriptions*. Raoul Vaneigem lui a consacré un livre dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Seghers, 1991).



Illusions démocratiques : De votards à communards ou la passion de la liberté !

Dans la « ferveur » du grand cirque électoral, qui une fois de plus étreint notre nation inepte, vouée depuis des lustres au culte marchand et à ses idoles de sang et d'airain(ement), nous avons décidé de publier une petite trilogie de textes à la fois sulfureux, pertinents et truculents, textes qui émanent d'une des dernières plumes critiques francophones digne de ce nom : Raoul Vaneigem.

Connu pour sa participation à l'Internationale Situationniste de la fin des années 1960 et du début des années 70, ce grand écrivain critique belge nous laisse un véritable trésor littéraire à (re)découvrir. Auteur en 1967 de son célèbre « Traité de Savoir-Vivre pour les jeunes générations », long essai qui inspira tant le mouvement de 1968 avec son pendant situationniste du compère Guy Debord et sa « Société du Spectacle » ; Vaneigem continua à gratifier l'humanité d'autres excellents ouvrages et essais tels que : « Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et la possibilité de s'en défaire » (1992), « De l'inhumanité de la religion » (1999), « Pour une internationale du genre humain » (2000) et le remarquable « Pour l'abolition de la société marchande-Pour une société vivante » (2002).

Nous avons choisi de reproduire trois essais de Raoul Vaneigem, trois textes courts qui ne manqueront pas d'interpeller les consciences et titiller cette créativité solidaire qui est partie intégrante de notre nature humaine, pourtant si habilement ensevelie sous les couches multiples des déjections nauséabondes de la société marchande/spectacle, par une pseudo-élite inepte, parasitaire et autoproclamée.

Le premier essai s'intitule « Vive la Commune ! » (2007)

Le second essai : « La gratuité est l'arme absolue contre l'économie » (2011)

Le troisième essai : « Par-delà l'impossible » (Avril 2012)

Bonne lecture et puisse l'inspiration politique ressurgir de vide intersidéral proposé par nos pathétiques « démocraties représentatives » où le citoyen est réduit depuis 1789 ou peu s'en faut (1776 aux États-Unis), à l'état de serf / électeur et de serf / contribuable... Non seulement nous méritons mieux que cela... mais nous SOMMES mieux que cela ! La Commune invoquée ici par Vaneigem (non pas celle de 1871...) en est une autre preuve s'il en fallait encore une...

— Résistance 71 —

Vive la Commune !

Par Raoul Vaneigem - Décembre 2007

URL de l'article original : <http://www.lavoiedujaguar.net/Vive-la-Commune>

Nous vivons dans la clarté de l'obscur. Ce que le spectacle du monde nous montre sous les feux quotidiens de la rampe n'est qu'une mise en scène du totalitarisme marchand. Il occulte le désir de vivre, présent en chacun, pour lui substituer le désir de rentabiliser l'absence de vie.

C'est à peine si la presse des arrogantes démocraties européennes a consacré quelques lignes à l'insurrection d'Oaxaca. Jamais les journalistes qui se revendiquent de la liberté d'expression n'ont si unanimement manifesté par leur servilité leur mépris des libertés individuelles. Leur obédience à l'affairisme planétaire écarte sans scrupule ce qui est par essence scandaleux : la gratuité dont se revendique la générosité humaine. L'économie, la course à l'argent et au pouvoir, voilà le leitmotiv de la misérable représentation médiatique où hommes, femmes et enfants sont conditionnés à devenir les spectateurs de leur propre déchéance.

L'empire de la marchandise a mis la résignation et la lâcheté au rang des vertus. Quelle gifle à la veulerie occidentale que l'audace des habitants d'Oaxaca s'insurgeant contre un gouverneur corrompu dont les exactions ne diffèrent pas de celles que nous connaissons dans la vertueuse Europe, si ce n'est qu'il est d'usage au Mexique que les policiers municipaux et les escadrons paramilitaires tirent sur les mécontents. Ici, les patrons escroquent ouvertement le bien public sans avoir à recourir aux tueurs tant le fatalisme et le désespoir des masses travaillent en leur faveur. On comprend qu'exalter, analyser, voire se borner à mentionner l'exemple d'Oaxaca relèvent de l'incongruité pour ceux qui font métier d'informer.

À nous d'apprendre que les manifestations de la vie n'ont aucune chance de se transmettre par le biais d'une parole asservie aux impératifs marchands.

L'aspiration à vivre pleinement appartient aux faits qui ne se laissent ni corrompre ni effacer totalement. Seule la conscience d'une solidarité avec ce que nous avons en nous et entre nous de plus vivant et de plus humain peut briser les chaînes d'une oppression que la peur et le mépris de soi forgent partout.

Rien n'est plus important aujourd'hui que de faire savoir aux individus qu'ils ne sont pas seuls quand ils récusent le désespoir, retrouvent l'audace et avancent avec la détermination de construire leur vie en libérant les territoires quadrillés et dévastés par le totalitarisme marchand.

Nous n'avons tiré aucune leçon de l'histoire, disent ceux qui se complaisent dans leur rôle d'éternelles victimes. L'évolution du monde semble leur donner raison. À défaut d'instaurer des valeurs nouvelles, fondées sur la vie et sur la détermination d'en assurer la souveraineté, nous sommes confrontés à un vide où s'engloutissent pêle-mêle les valeurs patriarcales et le souvenir des luttes entreprises contre l'État, l'armée, la police, la religion, les idéologies.

Le travail, où l'on « perd sa vie à la gagner », exerce aujourd'hui un double effet de nuisance par sa raréfaction et par son investissement croissant dans les services parasites. En effet, ceux qui célèbrent sa vertu et font miroiter, en garantissant plus d'emplois, l'espérance d'un bonheur consommable sont les mêmes qui ferment les usines parce que les actionnaires tirent moins de profit du travail que de la Bourse. Dans le même temps, les agioteurs font du travail inutile l'instrument de leur enrichissement. Ils sacrifient la production de matières premières, jadis prioritaire, au profit d'entreprises aussi artificieuses qu'aléatoires dont le jeu spéculatif des actionnaires règle et dérègle le sort, au mépris des salariés. L'Europe qui se targuait d'être le berceau de la démocratie en est devenue le cercueil.

Tout ce qui a démontré sa nuisance par le passé revient comme un remugle d'égout : le libéralisme, cette imposture qui identifie la liberté individuelle à la prédation ; le nationalisme, fauteur de guerres ; le fanatisme religieux ; les détritiques du bolchevisme ; les nostalgiques du fascisme.

C'est de l'histoire de leur inhumanité que les hommes ne tirent guère de leçons, réitérant dans une parodie à la fois ridicule et sanglante les pires aberrations du passé. Le prétendu devoir de mémoire, qui nous enseigne les horreurs du passé, les guerres, les massacres, la sainte Inquisition, les pogromes, les camps d'extermination et les goulags, perpétue le vieux dogme religieux d'une impuissance congénitale à vaincre le mal, auquel l'honneur prescrit d'opposer cette éthique qui repose sur le libre arbitre comme un fakir sur une chaise à clous.

Des entreprises hasardées de siècle en siècle en faveur d'une vie meilleure, la mémoire ne retient que leur défaite. Anacharsis Cloots, Jacques Roux, Babeuf, décapités par les jacobins ; la Commune de Paris écrasée par les versaillais ; les conseils ouvriers et paysans liquidés par Lénine et Trotski ; les collectivités libertaires espagnoles détruites par les staliniens. Une défaite, vraiment ?

J'appelle défaite l'étouffement des libertés individuelles par l'individualisme libéral, par le mensonge du nationalisme identitaire, par l'imposture du prétendu communisme, par le socialisme et la démocratie corrompue, par la dictature des libertés économiques. Ne voyez-vous pas que ce qui a été tenté en faveur de la vie et que les armes de la mort ont apparemment vaincu renaît sans cesse ? C'est de son inachèvement que nous devons tirer les leçons car il nous appartient d'aller plus avant.

La Commune d'Oaxaca est, en ce sens, exemplaire. Simple tumulte contre les exactions et les malversations d'un gouverneur, la mobilisation de la population aboutit à la formation d'une Assemblée populaire des peuples d'Oaxaca (APPO) initialement dominée par les politiques, dont les traditionnels détritrus léninistes et trotskistes. L'entrée dans l'APPO des barricadiers, de la population urbaine et des communautés indiennes des régions environnantes limite et s'emploie à briser les manœuvres et la mainmise des hommes de pouvoir sur l'assemblée.

Le discours est d'une grande clarté : *« Nous voulons ce qui aujourd'hui aux yeux des gouvernements et des patrons criminels et exploitateurs constitue le pire des délits : nous voulons la justice et la dignité, nous voulons ne plus avoir peur d'exprimer nos idées, nous voulons ne plus être victimes de ségrégation pour la couleur de notre peau, notre pensée, notre langue ou nos goûts, nous voulons des aliments sains que nous obtenons par notre travail et ne plus être volés par les riches, nous voulons employer notre énergie créatrice pour le bien commun, nous voulons la libération de nos prisonniers et de nos prisonnières. Nous voulons la liberté de choisir notre façon de vivre et que personne ne nous impose ses mensonges, sa violence et sa manière de gouverner, et nous savons que ce que nous voulons est correct et juste.*

Nous voudrions devenir frères et sœurs dans cette lutte par en bas, avec tous ceux et toutes celles qui, à la ville ou dans l'arrière-pays, ont comme nous opposé résistance à tous les maîtres du pouvoir et de l'argent, nous voulons jumeler nos expériences de lutte avec le moindre recoin de notre État, nous voulons dialoguer et échanger avec toutes les femmes et tous les hommes de l'Oaxaca. »

Il serait temps que – réagissant contre la passivité, le manque de créativité, le fatalisme, l'obédience aux bureaucrates politiques et syndicaux – les démocrates européens, avilis, crétinisés, couillonnés par les démocraties corrompues qu'ils ont portées au pouvoir, découvrent dans la volonté d'émancipation qui se manifeste à Oaxaca la conscience de cette dignité humaine qui, de la Révolution française au mouvement des occupations de Mai 1968, n'a cessé de faire entendre ses exigences.

J'appelle à la solidarité avec ceux qui « participent activement au mouvement social actuel et veulent que *ce mouvement reste fidèle à ses principes d'autonomie et d'indépendance vis-à-vis des partis politiques, en revendiquant l'assemblée souveraine comme la manière la plus juste et la plus harmonieuse pour réussir à nous comprendre, à nous organiser de façon autonome et à nous autogouverner.* Un lieu où les accords du peuple ne se fondent ni sur la prédominance de la majorité sur une minorité ni sur aucune autre façon d'imposer son point de vue comme celle communément exercée par le pouvoir de ceux d'en haut, mais sur le respect mutuel entre toutes les composantes du peuple. L'autonomie entendue comme la construction d'autres réalités montrant qu'il existe une autre manière de changer les choses à la source, dans laquelle les peuples décident de leurs propres modes de vie, et non au sein d'institutions

qui ne font que réformer l'oppression et la répression, comme le font les partis politiques qui produisent des tyrans, homme ou femme, des caciques et un autoritarisme chez tous ceux et toutes celles qui y accèdent à travers des postes qui leur confèrent une quelconque autorité. »

C'est cela la démocratie. Elle a toujours voulu être tout. Elle a été quelque chose, en regard des tyrannies qui l'interdisaient. Elle n'est plus rien qu'un hochet entre les mains des multinationales et des intérêts marchands.

L'exploitation et l'inhumanité qu'elle produit n'a pas changé – un esclave mort au travail a toujours permis d'en acheter deux –, elle a seulement gangrené la totalité de la planète. *Mais c'est aussi de cette planète dont la vie est menacée avec celle de millions d'êtres vivants que va surgir une Internationale du genre humain. Elle sera confuse, incertaine, tâtonnante ; elle sera, comme disent les zapatistes, non un modèle mais une expérience.*

Si condamnées qu'elles soient au mépris, au discrédit, à la clandestinité, la résistance à l'oppression et l'aspiration à une existence heureuse et créatrice n'ont jamais cessé de se manifester. C'est en vain que l'obscurantisme spectaculaire et ses larbins étouffent de leur inanité sonore le fracas des casseroles martelées avec lesquelles les femmes d'Oaxaca sonnent le rappel d'une population armée de sa seule volonté de vivre. Aucun silence ne couvre le bruit des chaînes qui se brisent.

Raoul Vaneigem 6 décembre 2007



La fin de la société du spectacle mercantile... Place aux collectivités de vie ! (Raoul Vaneigem)

*À lire en complément cet excellent petit livre de Raoul Vaneigem : « **Pour l'abolition de la société marchande, pour une société vivante** », Editions Payot, rivages poche, 2004, 132 pages.*

Le livre commence ainsi : « Le 9 décembre 1792, les sans-culottes de la rue Mouffetard adressèrent à la Convention un libelle intitulé : ‘Vous vous foutez de nous ? Vous ne vous en foutez plus longtemps ! »... Le reste est à l'avenant : verve, truculence et grande vision philosophico-politique...

Dans cet opuscule visionnaire et hautement réflexif, Vaneigem nous dit: « Nous n'écraserons les factions du profit et de la mort qu'en créant partout les conditions d'une vie meilleure. L'air de la créativité libère des remugles de l'histoire révolue... »

Le livre s'achève sur ce paragraphe de conclusion :

« À la question faut-il s'armer pour abattre le tyran ? Etienne de la Boétie, démontrant à quel point il détenait le secret de sauvegarder, par-delà la glaciation des siècles, le ferment d'une vie à renaître, fournit à nos contemporains une réponse à laquelle ils ne pourront souscrire sans la mettre en œuvre aussitôt : « Nullement, je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez. Mais seulement ne le soutenez plus ! Et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre. »

Lecture essentielle à notre sens, pour étayer un changement radical de paradigme politico-social.

— Résistance 71 —

« La vie a tous les droits, la prédation n'en a aucun »

**mardi 5 août 2014, par Raoul Vaneigem (Date de rédaction antérieure :
14 octobre 2008).**

URL de l'article : <http://www.lavoiedujaguar.net/La-vie-a-tous-les-droits-la>

*En octobre 2008, suite à la publication de son essai *Entre le deuil du monde et la joie de vivre* (éditions Verticales), Raoul Vaneigem répondait à quelques questions d'Article11.*

-Votre ami Noël Godin nous a récemment confié ne croire que « dans l'insurrection, le débordement alcoolique et le foutre ». C'est une formule qui vous convient ?

C'est un bon début. Je me méfierais d'un mouvement subversif qui impliquerait l'ascétisme, le sacrifice, le militantisme. Je pense aussi qu'il convient d'aller plus avant. Il faut être curé pour parler d'amour sans foutre mais si foutre sans amour a le mérite d'assouvir un besoin, ce n'est souvent qu'une forme de prédation ou une variante de ce consumérisme hédoniste où le désir, en perdant son authenticité, nous replonge dans un monde de falsification et de profit, dont nous ne voulons plus. Une passion qui ne s'affine pas s'inverse en cette pulsion de mort qu'est le réflexe de prédation, moteur de la survie et d'une économie fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

-Vous écriviez dans le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations : « Survivre nous a jusqu'à présent empêchés de vivre. » Votre constat serait-il encore plus sombre aujourd'hui ?

Un constat, c'est ce qui sert à évaluer l'adversaire, non à se résigner, quelle que soit la puissance apparente qu'il présente. Pendant des décennies, on a imaginé une armée soviétique capable de fondre sur l'Europe et de l'envahir. On a su très vite que cette armée rouge était rongée par l'intérieur et inopérante mais cela arrangeait les démocraties occidentales. Exagérer le péril leur permettait d'occulter leur corruption et leur propre pourrissement. L'immense empire stalinien est tombé en poussière en quelques semaines, révélant ce qu'il était depuis longtemps : un éparpillement de bureaucraties mafieuses.

Aujourd'hui, c'est l'empire des multinationales qui implose sous nos yeux, et la plupart continuent à se lamenter plutôt que de mettre en place une société où la solidarité et le bien commun seraient restaurés. **Il s'agit de rompre avec un système qui nous détruit et de bâtir des collectivités et un environnement où il nous sera donné de commencer à vivre.**

-Les années 1960 étaient celles du surgissement de la vie, de l'emballement militant, des excès d'une génération pensant s'appropriier le monde. Le siècle s'amorçant semble bien morne, gris et vide en comparaison. Que diriez-vous à un jeune idéaliste pour lui remonter le moral ?

Que le monde marchand craque de toutes parts, qu'il est en train de s'effondrer en entraînant tous ceux qui s'attachent à lui, même en le combattant. ***Je veux dire qu'au lieu de rabâcher les mêmes critiques désespérées il est temps de jeter les bases d'une société nouvelle, de construire l'autogestion en nous emparant des énergies alternatives et en les mettant au service des collectivités refusant d'avoir des comptes à rendre aux gestionnaires de la faillite mondiale et aux escrocs dont le pouvoir n'a d'autre soutien que la passivité et la résignation des masses. Ce que nous devons redécouvrir c'est notre propre inventivité,***

c'est la conscience de notre richesse créative. Il faut cesser de geindre sur ce qui nous déconstruit et rebâtir notre vie individuellement et collectivement.

*-Dans *Entre le deuil du monde et la joie de vivre*, vous citez notamment l'expérience libératrice de la guerre d'Espagne. Vous étiez à Oaxaca en novembre 2006 : était-ce aussi l'un de ces moments de grâce et de vie ?*

En dépit de la répression meurtrière, des exactions et des tortures, la résistance n'a pas cessé à Oaxaca. Le feu est entretenu sous la cendre. **Le mouvement des barricadiers, des libertaires et des communautés indiennes s'est débarrassé des ordures gauchistes — lénino-trotskyto-maoïstes — qui prétendaient récupérer le mouvement.** Les choses sont claires et quand le combat reprendra, il sera sans crainte et sans ambiguïté.

En revanche, en Europe, où l'on ne fusille plus personne, ce qui domine c'est la peur et la servitude volontaire. Le système financier s'écroule et les gens sont encore prêts à payer leurs impôts pour renflouer les caisses vidées par les escrocs qu'ils ont portés à la tête des États. Ici, à la différence d'Oaxaca, les citoyens élisent le boucher qui les conduira à l'abattoir.

-Dans le même esprit, que pensez-vous des textes d'Hakim Bey, cette idée que la liberté ne se trouve plus que dans des « zones d'autonomie temporaires » créées pour un temps sur internet, dans des manifs ou lors de fêtes illégales. L'homme libre d'aujourd'hui est-il un pirate occasionnel, surgissant quand l'occasion se présente ?

Je n'ai jamais confondu révolte et révolution, et moins encore émancipation et prédation. Le défoulement est un hommage au refoulement. **L'émeute est un exutoire, la révolte est toujours récupérable. Les collectivités autogérées ne le seront pas. Nous ne sommes ni des pirates, ni des en-dehors, ni des marginaux, nous sommes au centre d'une société solidaire à créer et, que nous le voulions ou non, il faudra bien que nous apprenions à opposer une démocratie directe à cette démocratie parlementaire, clientéliste et corrompue qui s'effondre avec les puissances financières qui la soutenaient et la dévoraient.**

-À lire votre dernier ouvrage, on comprend que la solution ne peut être globale, mais trouvée en chaque individu. N'est-ce pas un élitisme trompeur, tant les hommes se révèlent plus souvent décevants qu'enthousiasmants ?

Quel homme ? L'arriviste, l'homme de pouvoir, le crétin autoritaire, assurément. Mais ceux qui veulent vivre humainement ne constituent pas une élite, ils ne sont pas des exceptions. Certes, les informations n'en parlent pas, le spectacle les ignore, mais il y a un autre monde que celui de la publicité et de la propagande journalistique, non ? Partout des collectivités se forment. Ce qui s'esquisse là, parfois avec maladresse et

confusion, c'est un mode de vie véritablement humain, en rupture totale avec le monde marchand.

Une relecture du dernier livre vous le confirmera : **pour moi, la solution ne peut être que globale et locale, collective et individuelle. Le bonheur d'un seul est solidaire du bonheur de tous. Le désespoir est la meilleure arme de nos oppresseurs.**

-Vous écrivez : « Je ne prophétise pas une brusque détente du vivant trop longtemps comprimé, je mise sur une échéance secrètement apprêtée, j'aiguise par avance cette conscience qui, en dépit d'interminables régressions léthargiques, lui imprimera son sens humain. » Est-ce à dire qu'il va nous falloir prendre notre mal en patience encore longtemps ?

Le désir d'une vie autre est déjà cette vie-là. Survivre, c'est prendre son mal en patience. Mais tenter de vivre le plus heureusement possible est ce qui assure le plus sûrement de dépasser la survie. Il ne s'agit pas de consommer du bonheur de supermarché, mais de créer pour soi et pour tous un espace et un temps affranchis de l'emprise de la marchandise. **Le bonheur est un combat, non une denrée.**

-Ne jamais adhérer, ne jamais abdiquer, seulement vivre la tête haute et le cœur en paix, est-ce là le seul mot d'ordre ?

Donner un mot d'ordre, c'est faire peu de cas de l'autonomie et de l'intelligence individuelles. Ce que je souhaite, c'est une prise de conscience de nos propres capacités, c'est une volonté de miser sur ce qu'il y a en nous de vivant et d'humain.

-Le situationnisme a-t-il jamais été plus actuel qu'aujourd'hui ?

En guise de réponse, je vous communique un petit tract rédigé lors des commémorations que vous savez :

Mise au point

Au silence qui, pendant près de quarante ans, a maintenu l'Internationale situationniste dans l'ostracisme a succédé le vacarme de sa récupération mondaine. Le situationnisme triomphe. Il a son marché, ses modes, ses thuriféraires et ses contempteurs. Son histoire est partout exposée, dans les amphithéâtres de la culture, comme une dépouille inanimée mais, par un piquant renversement, ce sont des cadavres qui l'examinent et le contemplent.

Dès le début, les situationnistes ont mis en garde contre le situationnisme, idéologie, catégorie spectaculaire, mensonge du vivant arraché à sa radicalité. De sorte que le situationnisme a réussi à être partout dans le spectacle, alors que les situationnistes

n'y sont nulle part. C'est toujours aussi clandestinement que la somme des pensées mises à jour par les situationnistes commence à se frayer un chemin et à effleurer les consciences en brisant peu à peu l'obscurantisme dominant.

Quel est l'état du monde ? Le nihilisme est la philosophie des affaires et du profit à court terme. Le vieux capitalisme n'entreprend plus rien, mieux, il sacrifie à la spéculation boursière l'industrie et les services publics qu'il se glorifiait hier de promouvoir. Le fétichisme de l'argent établit, plus qu'une complicité, une communion d'esprit entre l'abruti qui agresse les pauvres, brûle une école, une bibliothèque et la brute affairiste qui accroît ses bénéfices en détruisant le bien public. Moins le travail est utile, plus il a d'affidés. Les démocraties corrompues sont obsédées par le despotisme oriental colmatant ses lézardes avec la peur de la femme et les hantises du patriarcat aux abois. Sous le pressoir œcuménique de la marchandise, les religions se vident de leur substance dogmatique et rythment de leurs soubresauts une danse macabre partout réorchestrée pour galvaniser les adeptes de la mort. Il n'y a plus ni idées ni croyances qui ne se trouvent dénuées de sens, éviscérées, réduites à cet état de charogne emblématique, à quoi se rallient si aisément les foules galvanisées par la haine, le désespoir, l'ultime prédation, la quête frénétique d'un emploi d'esclave sur le marché du travail... Et si néanmoins la volonté de vivre soudain balayait de sa vague ces ruines où végète amèrement l'inexistence ?

La pensée situationniste n'est pas un défi mais un pari, elle qui a proclamé : c'en est fini de l'exploitation de la nature, c'en est fini du travail, de l'échange, de l'appropriation, de la séparation d'avec soi, du sacrifice, de la culpabilité, du renoncement au bonheur, du fétichisme de l'argent, du pouvoir, de l'autorité hiérarchique, du mépris et de la peur de la femme, de la subornation de l'enfant, de l'ascendance intellectuelle, du despotisme militaire et policier, des religions, des idéologies, du refoulement et de ses défoulements mortifères !

La vie a tous les droits, la prédation n'en a aucun.



Résistance politique : L'État n'est plus rien... Soyons tout
(Raoul Vaneigem)

Plus on lit Vaneigem, plus on se dit qu'on ne fait pas fausse route.

À lire et diffuser sans aucune modération !

~ Résistance 71 ~

Raoul Vaneigem La gratuité est l'arme absolue - 26 septembre 2015

Texte repris sur : <http://www.les7duquebec.com/7-dailleurs-invites/raoul-vaneigem-nous-sommes-au-coeur-dun-changement-de-civilisation-2/>

**Interview du situationniste historique par un de ses vieux potes.
(2011)**

*Membre de l'Internationale situationniste de 1961 à 1970, Raoul Vaneigem est l'auteur du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* (Gallimard, 1967), d'où furent tirés les slogans les plus percutants de Mai 68, et d'une trentaine d'autres livres. Dernier titre paru : *L'État n'est plus rien, soyons tout* (Rue des Cascades, 2011).*

Siné Mensuel : Peux-tu donner une brève définition des situationnistes ?

Raoul Vaneigem : Non. Le vivant est irréductible aux définitions. Ce qu'il y avait de vie et de radicalité chez les situationnistes continue à se développer dans les coulisses d'un spectacle qui a toutes les raisons de le taire et de l'occulter. En revanche, la récupération idéologique dont cette radicalité a été l'objet connaît une vague mondaine dont les intérêts n'ont rien de commun avec les miens.

1. M. : Que voulaient dire les situs quand ils affirmaient que le situationnisme n'existait pas ?
2. V. : Les situationnistes ont toujours été hostiles aux idéologies, et parler de situationnisme serait mettre une idéologie où il n'y en a pas.
3. M. : Pour quelles raisons as-tu rompu avec l'Internationale situationniste en 1970 ? Avec le recul, que penses-tu de Guy Debord ?
4. V. : J'ai rompu parce que la radicalité qui avait été prioritaire jusqu'en mai 1968 était en train de se dissoudre dans des comportements bureaucratiques. Chacun a alors choisi ou de poursuivre seul sa voie, ou d'abandonner le projet d'une société autogérée. Peut-être Debord et moi étions-nous plus dans la complicité que dans l'affection, mais qu'importe la rupture ! Ce qui a été sincèrement vécu n'est jamais perdu. Le reste n'est que l'écume de la futilité.
5. M. : Quel regard portes-tu sur le mouvement des Indignés ?

6. V. : C'est une réaction de salut public, à l'encontre de la résignation et de la peur qui donnent à la tyrannie du capitalisme financier son meilleur soutien. Mais l'indignation ne suffit pas. Il s'agit moins de lutter contre un système qui s'effondre qu'en faveur de nouvelles structures sociales, fondées sur la démocratie directe. Alors que l'État envoie à la casse les services publics, seul un mouvement autogestionnaire peut prendre en charge le bien-être de tous.
7. M. : L'utopisme est-il toujours à l'ordre du jour ?
8. V. : L'utopisme ? Mais c'est désormais l'enfer du passé. Nous avons toujours été contraints de vivre dans un lieu qui est partout et où nous ne sommes nulle part. Cette réalité est celle de notre exil. Elle nous a été imposée depuis des millénaires par une économie fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. L'idéologie humaniste nous a fait croire que nous étions humains alors que nous restions, pour une bonne part, réduits à l'état de bêtes dont l'instinct prédateur s'assouvissait dans la volonté de pouvoir et d'appropriation. Notre « vallée de larmes » était considérée comme le meilleur des mondes possibles. Or, a-t-on inventé un mode d'existence plus fantasmagorique et plus absurde que la toute-puissante cruauté des dieux, la caste des prêtres et des princes régnant sur les peuples asservis, l'obligation de travailler censée garantir la joie et accréditant le paradis stalinien, le Troisième Reich millénariste, la Révolution culturelle maoïste, la Société de bien-être (le Welfare state), le totalitarisme de l'argent hors duquel il n'y a ni salut individuel ni salut social, l'idée enfin que la survie est tout et que la vie n'est rien ? À cette utopie-là, qui passe pour la réalité, s'oppose la seule réalité qui vaille : ce que nous essayons de vivre en assurant notre bonheur et celui de tous. Désormais, nous ne sommes plus dans l'utopie, nous sommes au cœur d'une mutation, d'un changement de civilisation qui s'esquisse sous nos yeux et que beaucoup, aveuglés par l'obscurantisme dominant, sont incapables de discerner. Car la quête du profit fait des hommes des brutes prédatrices, insensibles et stupides.
9. M. : Explique-nous comment la gratuité est, selon toi, un premier pas décisif vers la fin de l'argent.
10. V. : L'argent n'est pas seulement en train de dévaluer (le pouvoir d'achat le prouve), il s'investit si sauvagement dans la bulle de la spéculation boursière qu'elle est vouée à imploser. La tornade du profit à court terme détruit tout sur son passage, elle stérilise la terre et dessèche la vie pour en tirer de vains bénéfices. La vie, humainement conçue, est incompatible avec l'économie qui exploite l'homme et la terre à des fins lucratives. À la différence de la survie, la vie donne et se donne. La gratuité est l'arme absolue contre la dictature du profit. En Grèce, le mouvement « Ne payez plus ! » se développe. Au départ, les automobilistes ont refusé les péages, ils ont eu le soutien d'un collectif d'avocats qui poursuit l'État, accusé d'avoir vendu les autoroutes à des firmes privées. Il est question maintenant de refuser le paiement des transports publics, d'exiger la gratuité des soins de santé et de l'enseignement, de ne plus

verser les taxes et les impôts qui servent à renflouer les malversations bancaires et à enrichir les actionnaires. Le combat pour la jouissance de soi et du monde ne passe pas par l'argent mais, au contraire, l'exclut absolument.

Il est aberrant qu'une grève entrave la libre circulation des personnes alors qu'elle pourrait décréter la gratuité des transports, des soins de santé, de l'enseignement. Il faudra bien que l'on comprenne, avant le krach financier qui s'annonce, que la gratuité est l'arme absolue de la vie contre l'économie.

Il ne s'agit pas de casser les hommes mais de casser le système qui les exploite et les machines qui font payer.

1. M. : **Tu prônes la désobéissance civile. Qu'entends-tu par là ?**
2. V. : C'est ce qui se passe en Grèce, en Espagne, en Tunisie, au Portugal. C'est ce que résume le titre de mon pamphlet écrit pour des amis libertaires de Thessalonique : *L'État n'est plus rien, soyons tout. La désobéissance civile n'est pas une fin en soi. Elle est la voie vers la démocratie directe et vers l'autogestion généralisée, c'est-à-dire la création de conditions propices au bonheur individuel et collectif.*

Le projet d'autogestion amorce sa réalisation quand une assemblée décide d'ignorer l'État et de mettre en place, de sa propre initiative, les structures capables de répondre aux besoins individuels et collectifs. De 1936 à 1939, les collectivités libertaires d'Andalousie, d'Aragon et de Catalogne ont expérimenté avec succès le système autogestionnaire. Le Parti communiste espagnol et l'armée de Lister l'écraseront, ouvrant la voie aux troupes franquistes.

Rien ne me paraît plus important aujourd'hui que la mise en œuvre de collectivités autogérées, capables de se développer lorsque l'effondrement monétaire fera disparaître l'argent et, avec lui, un mode de pensée implanté dans les mœurs depuis des millénaires.

1. M. : Tu désapprouves le système carcéral mais, en 1996, à la suite de l'affaire Dutroux, tu as participé à Bruxelles à la « Marche blanche » qui, selon la presse française, réclamait une répression accrue des actes de pédophilie. N'est-ce pas contradictoire ?
2. V. : Voilà bien un exemple de contre-vérité journalistique manifeste. Si les parents des victimes de Dutroux avaient réclamé la peine de mort pour l'assassin, la foule aurait abondé dans leur sens. Or, c'est le contraire qui s'est passé. J'admire le courage et le sens humain de Gino et Carine Russo, qui se sont opposés résolument à toute idée de peine de mort (ils ont même prévenu qu'ils n'accepteraient pas que le meurtrier soit, comme de coutume, liquidé par les autres prisonniers). La Marche blanche a été l'exemple rarissime d'une émotion populaire qui en appelait au refus de la pédophilie au nom de l'humain

et du refus des prédateurs, et non par le biais de la répression pénale. Il y avait là une dignité tranchant avec l'ignominie populiste qui consiste à se servir de l'émotion pour promouvoir la bestialité répressive, la vengeance. Où voit-on aujourd'hui une réaction collective dénoncer cette stratégie du bouc émissaire qui, pour empêcher que la colère des citoyens s'en prenne aux mafias affairistes, qui les ruinent, sonne le tocsin de la peur et du sécuritaire pour désigner comme menace et ennemi potentiel l'autre, l'étranger, le « différent » – juif, arabe, tzigane, homosexuel ou, au besoin, simple voisin ?

3. M. : Tu as plusieurs enfants. Ne trouves-tu pas cruel de faire délibérément naître de nouveaux êtres dans ce monde-ci ?
4. V. : J'exècre la politique nataliste qui, en multipliant mécaniquement les enfants, les condamne à la misère, à la maladie, à la désaffection, à l'exploitation laborieuse, militaire et sexuelle. Seul l'obscurantisme religieux, idéologique et affairiste y trouve son compte. Mais je refuse qu'un État ou une autorité, quelle qu'elle soit, m'impose ses ukases. Chacun a le droit d'avoir des enfants ou de n'en avoir pas. L'important est qu'ils soient désirés et engendrés avec la conscience que tout sera fait pour les rendre heureux. Ce sont ces nouvelles générations – tout à fait différentes de celles qui furent les fruits de l'autoritarisme familial, du culte de la prédation, de l'hypocrisie religieuse – qui aujourd'hui sont en train d'opposer, si confusément que ce soit, la liberté de vivre selon ses désirs au totalitarisme marchand et à ses larbins politiques.
5. M. : Parle-nous de la cause animale, dont les penseurs révolutionnaires n'ont longtemps tenu aucun compte.
6. V. : Il s'agit moins d'une cause animale que d'une réconciliation de l'homme avec une nature terrestre qu'il a exploitée jusqu'à présent à des fins lucratives. Ce qui a entravé l'évolution de l'homme vers une véritable humanité, c'est l'aliénation du corps mis au travail, c'est l'exploitation de la force de vie transformée en force de production. Notre animalité résiduelle a été refoulée au nom d'un esprit qui n'était que l'émanation d'un pouvoir céleste et temporel chargé de dompter la matière terrestre et corporelle. Aujourd'hui, l'alliance avec les énergies naturelles s'apprête à supplanter la mise à sac des ressources planétaires et vitales. Redécouvrir notre parenté avec le règne animal, c'est nous réconcilier avec la bête qui est en nous, c'est l'affiner au lieu de l'opprimer, de la refouler et de la condamner aux cruautés du défoulement. Notre humanisation implique de reconnaître à l'animal le droit d'être respecté dans sa spécificité.
7. M. : En Belgique, le vote, en principe, est obligatoire. As-tu déjà voté dans ta vie ? Tu paies les amendes ?
8. V. : Je ne vote jamais, je n'ai jamais reçu d'amende.
9. M. : Quelle leçon peut-on tirer de cette longue année pendant laquelle la Belgique s'est passée de tout gouvernement ?

10. V. : Aucune. Pendant le sommeil lucratif des hommes politiques – 55 ministres qui n’ont pas de problèmes de fins de mois – les mafias financières continuent à faire la loi et se passent très bien des larbins qui sont à leur botte.
11. M. : Comment vois-tu la « révolution » en cours dans les pays arabes ? L’islam te semble-t-il une menace pour elles ?
12. V. : Où le social l’emporte, les préoccupations religieuses s’effacent. La liberté qui se débarrasse aujourd’hui de la tyrannie laïque n’est pas disposée à s’accommoder d’une tyrannie religieuse. L’islam va se démocratiser et connaître le même déclin que le christianisme. J’ai apprécié le slogan tunisien : « Liberté pour la prière, liberté pour l’apéro ! »
13. M. : Finalement, tu restes un optimiste irréductible, non ?
14. V. : Je pourrais me contenter de la formule de Scutenaire* : « Pessimistes, qu’aviez-vous donc espéré ? » Mais je ne suis ni optimiste, ni pessimiste. Je me fous des définitions. Je veux vivre en recommençant chaque jour. Il faudra bien que la dénonciation et le refus des conditions insupportables qui nous sont faites cèdent la place à la mise en œuvre d’une société humaine, en rupture absolue avec la société marchande.

Propos recueillis par Jean-Pierre Bouyxou Illustration : Etienne Delessert

L’écrivain belge Louis Scutenaire (1905-1987) est l’auteur de *Mes inscriptions*. Raoul Vaneigem lui a consacré un livre dans la collection « Poètes d’aujourd’hui » (Seghers, 1991). Le questionnaire de *Siné Mensuel* Votre blague belge favorite ? Je les oublie, le temps d’en rire.

Le livre que vous préférez ? Le Discours de la servitude volontaire de La Boétie.

Le métier que vous vouliez faire, enfant ? Tous, pour être malheureux, et aucun, pour avoir le temps de fabriquer un peu de bonheur.

Si vous étiez un animal ? Je serais une proie et un prédateur, comme tant d’abrutis qui peuplent le monde. Qu’on me laisse le plaisir de devenir de plus en plus humain et de continuer à choyer mes chats.



Paru dans Siné Mensuel N°2 – octobre 2011

Résistance politique : solidarité avec NDDL (Raoul Vaneigem)



Solidarité avec Notre Dame des Landes

Raoul Vaneigem - Avril 2018

Source : <https://www.lavoiedujaguar.net/Solidarite-avec-Notre-Dame-des-Landes>

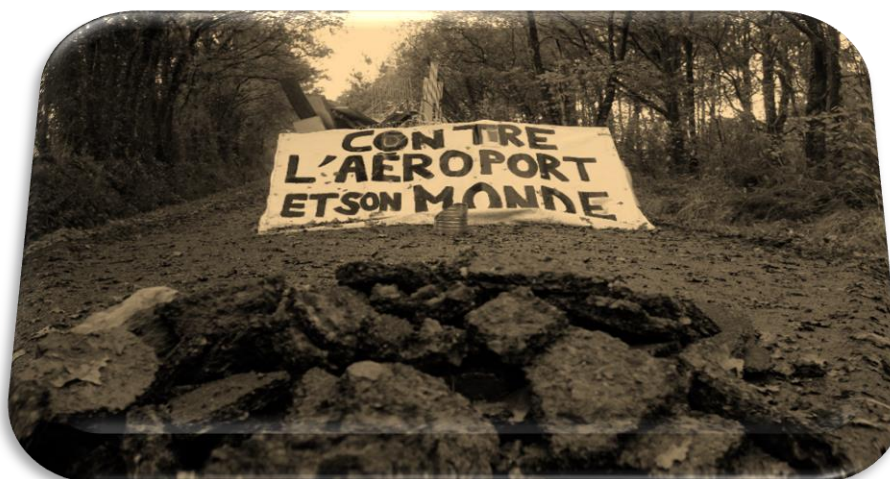
Ce qui se passe à Notre-Dame-des-Landes illustre un conflit qui concerne le monde entier. Il met aux prises, d'une part, les puissances financières résolues à transformer en marchandise les ressources du vivant et de la nature et, d'autre part, la volonté de vivre qui anime des millions d'êtres dont l'existence est précarisée de plus en plus par le totalitarisme du profit. Là où l'État et les multinationales qui le commanditent avaient juré d'imposer leurs nuisances, au mépris des populations et de leur environnement, ils se sont heurtés à une résistance dont l'obstination, dans le cas de Notre-Dame-des-Landes, a fait plier le pouvoir. La résistance n'a pas seulement démontré que l'État, « le plus froid des monstres froids », n'était pas invincible — comme le croit, en sa raideur de cadavre, le technocrate qui le représente —, elle a fait apparaître qu'une vie nouvelle était possible, à l'encontre de tant d'existences étriquées par l'aliénation du travail et les calculs de rentabilité.

Une société expérimentant les richesses de la solidarité, de l'imagination, de la créativité, de l'agriculture renaturée, une société en voie d'autosuffisance, qui a bâti boulangerie, brasserie, centre de maraîchage, bergerie, fromagerie. Qui a bâti surtout la joie de prendre en assemblées autogérées des décisions propres à améliorer le sort de chacun. C'est une expérience, c'est un tâtonnement, avec des erreurs et des corrections. C'est un lieu de vie. Que reste-t-il de sentiment humain chez ceux qui envoient flics et bulldozers pour le détruire, pour l'écraser ?

Quelle menace la Terre libre de Notre-Dame-des-Landes fait-elle planer sur l'État ? Aucune si ce n'est pour quelques rouages politiques que fait tourner la roue des grandes fortunes. La vraie menace est celle qu'une société véritablement humaine fait peser sur la société dominante, éminemment dominée par la dictature de l'argent, par la cupidité, le culte de la marchandise et la servitude volontaire.

C'est un pari sur le monde qui se joue à Notre-Dame-des-Landes. Ou la tristesse hargneuse des résignés et de leurs maîtres, aussi piteux, l'emportera par inertie ; ou le souffle toujours renaissant de nos aspirations humaines balaiera la barbarie. Quelle que soit l'issue, nous savons que le parti pris de la vie renaît toujours de ses cendres. La conscience humaine s'ensommeille mais ne s'endort jamais. Nous sommes résolus de tout recommencer.

*Barcelone, le 13 avril 2018,
Raoul Vaneigem*



Gilets Jaunes résistance politique : Les raisons de la colère (Raoul Vaneigem)



Les raisons de la colère

Raoul Vaneigem - 8 décembre 2018

Source : <https://www.lavoiedujaguar.net/Les-raisons-de-la-colere>

On est en droit de s'étonner du temps qu'il a fallu pour que sortent de leur léthargie et de leur résignation un si grand nombre d'hommes et de femmes dont l'existence est un combat quotidien contre la machine du profit, contre une entreprise délibérée de désertification de la vie et de la terre.

Comment a-t-on pu tolérer dans un silence aussi persistant que l'arrogance des puissances financières, de l'État dont elles tirent les ficelles et de ces représentants du peuple, qui ne représentent que leurs intérêts égoïstes, nous fassent la loi et la morale.

Le silence en fait était bien entretenu. On détournait l'attention en faisant beaucoup de bruit autour de querelles politiques où les conflits et les accouplements de la gauche et de la droite ont fini par lasser et sombrer dans le ridicule. On a même, tantôt sournoisement, tantôt ouvertement, incité à la guerre des pauvres contre plus pauvres qu'eux, les migrants chassés par la guerre, la misère, les régimes dictatoriaux. Jusqu'au moment où l'on s'est aperçu que pendant cette inattention parfaitement concertée la machine à broyer le vivant tournait sans discontinuer.

Mais il a bien fallu s'aviser des progrès de la désertification, de la pollution des terres, des océans, de l'air, des progrès de la rapacité capitaliste et de la paupérisation qui désormais menace jusque la simple survie des espèces — dont la nôtre.

Le silence entretenu par le mensonge de nos informateurs est un silence plein de bruit et de fureur.

Voilà qui rectifie bien des choses. ***On comprend enfin que les vrais casseurs sont les États et les intérêts financiers qui les commanditent, pas les briseurs de ces vitrines de luxe qui narguent les victimes du consumérisme et de la paupérisation croissante avec le même cynisme que les femmes et les hommes politiques, de quelque parti ou faction qu'ils se revendiquent.***

Celles et ceux qui prirent la Bastille le 14 juillet 1789 n'avaient guère connaissance, si ce n'est par de vagues lueurs, de cette philosophie des Lumières, dont ils découvriront plus tard qu'ils avaient, sans trop le savoir, mis en pratique la liberté que voulaient éclairer les Diderot, Rousseau, d'Holbach, Voltaire.

Cette liberté, c'était d'abattre la tyrannie. Le refus viscéral des despotismes a résisté à la guillotine des Jacobins, des Thermidoriens, de Bonaparte, de la restauration monarchiste, elle a résisté aux fusilleurs de la Commune de Paris, elle a passé outre à Auschwitz et au goulag.

Certes s'emparer de l'Élysée serait faire trop d'honneur à l'ubuesque palotin que l'Ordre des multinationales a chargé des basses besognes policières. Nous ne pouvons nous contenter de détruire des symboles. Brûler une banque, ce n'est pas foutre en l'air le système bancaire et la dictature de l'argent. Incendier les préfectures et les centres de la paperasserie administrative, ce n'est pas en finir avec l'État (pas plus que destituer ses notables et prébendiers).

Il ne faut jamais casser les hommes (même chez quelques flics, il reste une certaine conscience humaine à sauvegarder). Que les gilets jaunes aient plutôt choisi de casser les machines qui nous font payer partout et de mettre hors d'état de nuire les excavatrices qui creusent à travers nos paysages les tranchées du profit, c'est un signe encourageant du progrès humain des révoltes.

Autre signe rassurant : alors que les foules, les rassemblements grégaires, sont aisément manipulables — comme ne l'ignorent pas les clientélismes qui sévissent de l'extrême gauche à l'extrême droite —, ***on note ici, au moins pour le moment, l'absence de chefs et de représentants attitrés, ce qui embarrasse bien le pouvoir*** ; par quel bout saisir cette nébuleuse en mouvement ? On observe çà et là que les individus, habituellement noyés dans la masse, discutent entre eux, font preuve d'un humour créatif, d'initiatives et d'ingéniosité, de générosité humaine (même si des dérapages sont toujours possibles).

Du mouvement des gilets jaunes émane une colère joyeuse. Les instances étatiques et capitalistes aimeraient la traiter d'aveugle. Elle est seulement en quête de clairvoyance. La cécité des gouvernants est toujours à la recherche de lunettes.

Une dame en jaune déclare : « Je voudrais bien qu'il m'explique, Macron qui habite un palais, comment je peux vivre avec 1 500 euros par mois. » Et comment les gens peuvent supporter les restrictions budgétaires qui affectent la santé, l'agriculture non industrielle, l'enseignement, la suppression des lignes de chemin de fer, la destruction des paysages au profit de complexes immobiliers et commerciaux ?

Et la pétrochimie et la pollution industrielle qui menace la survie de la planète et ses populations ? À quoi Palotin I^{er} répond par une mesure écologique. Il taxe le carburant que doivent acheter les usagers. Cela le dispense de toucher aux bénéfices de Total et consorts. Il avait déjà montré son souci environnemental en envoyant 2 500 gendarmes détruire, à Notre-Dame-des-Landes, les potagers collectifs, la bergerie, les autoconstructions et l'expérience d'une société nouvelle.

Et que dire des taxes et des impôts qui loin de profiter à celles et ceux qui les paient servent à renflouer les malversations bancaires ? Des hôpitaux manquant de personnel médical ? Des agriculteurs renaturant les sols, privés de subventions qui vont à l'industrie agroalimentaire et à la pollution de la terre et de l'eau ? Des lycéennes et des lycéens parqués dans des élevages concentrationnaires où le marché vient choisir ses esclaves ?

« Prolétaires de tous les pays, disait Scutenaire, je n'ai pas de conseils à vous donner. »

À l'évidence, comme le vérifie la vogue du totalitarisme démocratique, tous les modes de gouvernement, du passé à nos jours, n'ont fait qu'aggraver notre effarante inhumanité. Le culte du profit met à mal la solidarité, la générosité, l'hospitalité. Le trou noir de l'efficacité rentable absorbe peu à peu la joie de vivre et ses galaxies. Sans doute est-il temps de reconstruire le monde et notre existence quotidienne. Sans doute est-il temps de « faire nos affaires nous-mêmes », à l'encontre des affaires qui se trament contre nous et qui nous défont.

Si l'on en juge par les libertés du commerce, qui exploitent et tuent le vivant, la liberté est toujours frêle. Un rien suffit pour l'inverser et la changer en son contraire. Un rien la restaure.

Occupons-nous de notre propre vie, elle engage celle du monde.



**Analyse politique : Gilets Jaunes... Pour les assemblées
populaires sur les carrefours, dans les villages et les quartiers
(Raoul Vaneigem)**

Six textes fondamentaux pour nous aider à parvenir, ensemble, à ce dont fait état Raoul Vaneigem ci-dessous. À lire, relire et diffuser sans aucune modération :

- Paulo Freire La pédagogie des opprimés
- Francis Cousin Ce n'est qu'un début...
- Pierre Bance L'heure de la commune des communes a sonné
- Manifeste pour la Société des Sociétés (Résistance 71)
- Abdullah-Ocalan-Confederalisme-démocratique
- 6^{ème} déclaration forêt.lacandon (Chiapas zapatiste)



***Tout est possible, même les assemblées
d'autogestion au milieu des carrefours, dans
les villages, dans les quartiers***

Raoul Vaneigem - 25 décembre 2018

Source : <https://www.lavoiedujaguar.net/Tout-est-possible-meme-les-assemblies-d-autogestion-au-milieu-des-carrefours>

Entretien réalisé le 21/12/18 pour *Le Nouveau Magazine Littéraire*

1. Dans Contribution à l'émergence de territoires libérés de l'emprise étatique et marchande, vous écrivez que « préférer le mal d'aujourd'hui à ce qui demain sera pire nous empêche de nous lever ». Pourtant les gilets jaunes se sont levés, et justement pour préserver leur place dans cette civilisation du consumérisme, et de la voiture reine, que vous condamnez.

Il n'a pas dû vous échapper que le propos de mon livre est principalement de secouer la résignation, l'indifférence et l'apathie qui jusqu'à ce jour ont toléré que la désertification de la terre et de la vie soit froidement programmée et imposée, avec un cynisme croissant, aux dépens des populations du Globe. Qu'une grande explosion de colère éclate soudain, inopinément, avec les mobiles dont l'apparence seule est futile, me procure donc une grande satisfaction. Ils se sont levés pour préserver leur place, dites-vous ? Quelle place ? Ils n'ont pas de place dans ce beau monde affairiste qui les exploite comme consommateurs télécommandés, comme producteurs de biens qu'ils doivent payer, comme fournisseurs, bureaucratiquement contrôlés, de taxes et d'impôts qui vont renflouer les malversations bancaires. Certes, le grand cri du « ¡Ya basta ! », du « il y en a marre ! », peut retomber, tourner court. La servitude volontaire a maintes fois connu des révoltes sans lendemain. Mais même si la colère des gilets jaunes stagne et reflue, une grande vague véritablement populaire — et non pas populiste — s'est élevée et a prouvé que rien ne résiste aux élans de la vie.

2. *Les gilets jaunes sont-ils le nouveau nom de cette classe soumise à « une harassante corvée dont la rétribution salariale sert principalement à investir dans l'achat de marchandise » ?*

Ce n'est pas une classe, c'est un mouvement hétéroclite, une nébuleuse où des politisés de toutes les couleurs se mêlent à celles et à ceux qui ont banni la politique de leurs préoccupations. *Le caractère global de la colère empêche les traditionnels tribuns du peuple de récupérer et de manipuler le troupeau.* Car ici, il n'y a pas, comme d'habitude, un troupeau qui bêle en suivant son boucher. Il y a des individus qui réfléchissent sur les conditions de plus en plus précaires de leur existence quotidienne. *Il y a une intelligence des êtres et un refus du sort indigne qui leur est fait. La lucidité se cherche à tâtons, frayant sa voie dans les incertitudes.* Que le pouvoir et ses larbins médiatiques prennent les insurgés pour des imbéciles, voilà qui va démontrer à quel point est débile et vulnérable ce capitalisme dont on ne cesse de nous répéter qu'il est inéluctable et invincible.

3. *À l'idée que, « abrutis par un luxe de pacotille, les futurs naufragés s'ébattent sur le pont tandis que le bateau coule », ils rétorquent « vous vous préoccupez de la fin du monde, nous nous inquiétons de la fin du mois ». Que leur répondre ?*

En s'inquiétant de la fin du mois, il n'est personne, en dehors des affairistes qui nous gouvernent, qui ne se soucie du même coup non de la fin du monde mais de la fin d'un monde dont nous ne voulons plus ; qui ne se soucie du sort que nous réserve à nous et aux enfants un monde livré à la barbarie du « calcul égoïste ». Et ça ce n'est pas une pensée métaphysique, c'est une pensée qui se formule entre les taxes à acquitter, le travail à prester, les contraintes administratives, les mensonges de l'information et « l'abrutissement par un luxe de pacotille » sciemment entretenu par les fabricants

d'opinions qui crétinisent les gens. *Un sursaut d'intelligence arrive aujourd'hui comme un souffle d'air frais dans l'air confiné des égouts, où la dictature de l'argent nous entraîne à chaque instant.*

4. *Les gilets jaunes sont-ils un exemple de ce prolétariat qui « a régressé à son ancien statut de plèbe » ? Victime d'un capitalisme financier qui a dégradé « sa conscience humaine et sa conscience de classe » elle ne fait plus la révolution elle se révolte.*

Oui, c'est l'illustration même de cette régression. *Mais, comme je l'ai écrit, la conscience prolétarienne qui a jadis arraché ses acquis sociaux à l'État n'a été qu'une forme historique de la conscience humaine. Celle-ci renaît sous nos yeux, ranimant la solidarité, la générosité, l'hospitalité, la beauté, la poésie, toutes ces valeurs aujourd'hui étouffées par l'efficacité rentable.*

5. *Peut-on encore, lorsqu'on appartient aux classes moyennes inférieures excentrées (travail peu rémunérateur, obligation d'utiliser sa voiture pour tous ses déplacements, pavillons à rembourser ou loyer à payer...), reconquérir « l'autogestion du quotidien » ?*

Cessez de rabaisser les revendications au niveau du panier de la ménagère ! Vous voyez bien qu'elles sont globales, ces revendications. Elles viennent de partout, des retraités, des lycéens, des agriculteurs, des conducteurs dont la voiture sert plus à aller au boulot qu'à partir se dorer sur un yacht, de toutes ces femmes et de tous ces hommes, de ces anonymes qui s'aperçoivent qu'ils existent, qu'ils veulent vivre et qui en ont assez d'être méprisés par une République du chiffre d'affaires.

6. *Vous évoquez un État « réduit à sa simple fonction répressive ». Est-ce celui dont on voit le visage en France aujourd'hui ?*

Ce n'est pas un problème national mais international. Je ne sais quel est le visage de la France ni si la France a un visage, mais la réalité que recouvre cette représentation fictive est celle d'hommes et de femmes corvéables à merci, de millions de personnes inféodées à une démocratie totalitaire qui les traite comme des marchandises.

7. *La lutte des gilets jaunes et celle des forces que vous saluez dans votre livre (zadistes, féministes, militants écologistes...) peuvent-elle converger ? Ou s'opposent-elles par essence ?*

Elles ne s'opposent ni ne convergent. Nous sommes entrés dans une période critique où la moindre contestation particulière s'articule sur un ensemble de revendications globales. Le plant de tomates est plus important que les bottes militaires et étatistes qui viennent l'écraser — comme à Notre-Dame-des-Landes. Les dirigeants politiques et ceux qui se

poussent au portillon pour les remplacer pensent le contraire, comme ils pensent que taxer le carburant de ceux à qui l'on a rendu indispensable l'usage de la voiture et de l'essence dispense de toucher aux bénéfiques pharamineux de Total et consorts. Les zones à défendre (ZAD) ne se bornent pas à combattre les nuisances que les multinationales implantent au mépris des habitants de la Terre ; elles sont le lieu où l'expérience de nouvelles formes de société fait ses premiers pas. « Tout est possible ! » tel est aussi le message des gilets jaunes.

Tout est possible, même les assemblées d'autogestion au milieu des carrefours, dans les villages, dans les quartiers.

Messages

- 1. Tout est possible, même les assemblées d'autogestion au milieu des carrefours, dans les villages, dans les quartiers, 26 décembre, 07:15, par Ida ; À ce que j'en comprends M. Vaneigem, votre sage « savoir vivre » est resté intacte depuis toutes ces années, ces années 68. Quel est donc votre secret de jouvence qui mêle tact et finesse d'esprit à une pensée toujours renouvelée ? Votre livre serait-il cette fois le « Traité du savoir-vivre à l'usage des gilets jaunes » ou celui des expériences d'un nouveau monde hétéroclite et nébuleux qui voudrait enfin respirer et vivre de façon autonome ? *Au passage, j'apprends qu'on a chaleureusement réveillé sur des ronds-points... Qui aurait pu imaginer qu'un jour, ces passages à vous faire tourner en bourriques deviendraient des lieux de partages et d'échanges salutaires où s'arrêter signifierait inventer et vivre des possibles ?*
- 2. Au rond-point des cœurs à l'ouvrage, 26 décembre, 10:46, par Denis Tanghe
Excellent ! Je finis à l'instant « Pour l'abolition de la société marchande, pour une société vivante », publié dès 2002 et qui sonne et résonne si fort aujourd'hui dans le sillage des Gilets jaunes et de cette prise de conscience globale d'une nécessité de remédiation locale et horizontale. Au carrefour d'un nouveau paradigme à nourrir, les ronds-points sont le cœur du changement (aussi inéluctable qu'indispensable) qui arrive... Belle interview & philosophie à diffuser assurément.



Clin d'œil politique aux Gilets Jaunes : L'abécédaire de Raoul Vaneigem

“Le thème de la révolution permanente se transporte ainsi dans l'expérience individuelle. Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder. Au contraire d'Euridice, l'absurde ne meurt que lorsqu'on s'en détourne. L'une des seules positions philosophiques cohérentes c'est ainsi la révolte. Elle est une confrontation perpétuelle de l'homme et de sa propre obscurité. Elle est exigence d'une impossible transparence. Elle remet le monde en question à chacune de ses secondes.”

~ Albert Camus, “Le mythe de Sisyphe”, 1942 ~



L'abécédaire de Raoul Vaneigem

Revue Ballast - Avril 2019

En version PDF [clin-doeil-politique-aux-gj-labecedaire-de-raoul-vaneigem-source-revue-ballast-via-r71-mai-2019](#)

Fin 2018, le philosophe belge lançait : « Tout est possible. » Son parti ? Celui qu'il nomme « la vie » — l'élan contre la résignation, l'indifférence, la mutilation, la marchandise et la survie. Figure de l'Internationale situationniste (qu'il quitta en 1970 sans jamais revoir Guy Debord), Raoul Vaneigem se tient volontairement loin des médias et invite, inlassablement, à transformer le désespoir en colère joyeuse et quotidienne : une vingtaine de livres rien que depuis l'an 2000. Battre le capitalisme global et le pouvoir militarisé d'État sur leur terrain tient à ses yeux de l'impasse ; il leur oppose « un réseau de résistance » à construire sur des territoires libérés, affranchis, soucieux de la « vie humaine, animale, végétale » et capables de se défendre. L'expérience zapatiste au Mexique irrigue ses propositions ; les ZAD et les gilets jaunes le poussent à n'en pas douter : qu'attendons-nous pour « faire nos affaires nous-mêmes » ?

Armes : « Qu'en est-il des réponses que la guérilla propose ? Chaque fois qu'elle l'a emporté, ce fut pour le pire. Le triomphe des armes aboutit toujours à une amère défaite humaine. » (*L'État n'est plus rien, soyons tout*, Rue des Cascades, 2010)

Bête : « Notre animalité résiduelle a été refoulée au nom d'un esprit qui n'était que l'émanation d'un pouvoir céleste et temporel chargé de dompter la matière terrestre et corporelle. Aujourd'hui, l'alliance avec les énergies naturelles s'apprête à supplanter la mise à sac des ressources planétaires et vitales. Redécouvrir notre parenté avec le règne animal, c'est nous réconcilier avec la bête qui est en nous, c'est l'affiner au lieu de l'opprimer, de la refouler et de la condamner aux cruautés du défolement. Notre humanisation implique de reconnaître à l'animal le droit d'être respecté dans sa spécificité. » (Entretien paru dans *Siné Mensuel*, octobre 2011)

Casser : « Brûler une banque, ce n'est pas foutre en l'air le système bancaire et la dictature de l'argent. Incendier les préfectures et les centres de la paperasserie administrative, ce n'est pas en finir avec l'État (pas plus que destituer ses notables et prébendiers). Il ne faut jamais casser les hommes (même chez quelques flics, il reste

une certaine conscience humaine à sauvegarder). » (« Les raisons de la colère », *Siné Mensuel*, décembre 2018)

Démocratie directe : « Nous ne sommes ni des pirates, ni des en-dehors, ni des marginaux, nous sommes au centre d'une société solidaire à créer et, que nous le voulions ou non, il faudra bien que nous apprenions à opposer une démocratie directe à cette démocratie parlementaire, clientéliste et corrompue qui s'effondre avec les puissances financières qui la

soutenaient et la dévoraient. » (Entretien paru dans Article 11, 14 octobre 2008)

Être humain : « Nous n'avons été jusqu'à ce jour que des hybrides, mi-humains mi-bêtes sauvages. Nos sociétés ont été de vastes entrepôts où l'homme, réduit au statut d'une marchandise, également précieuse et vile, était corvéable et interchangeable. Nous allons inaugurer le temps où l'homme va assumer sa destinée de penseur et de créateur en devenant ce qu'il est et n'a jamais été : un être humain à part entière. » (*L'État n'est plus rien, soyons tout*, Rue des Cascades, 2010)

Fureur : « Montrez-moi aujourd'hui un seul endroit où le regard ne soit agressé, où l'air, l'eau, la terre ne subissent la fureur dévastatrice de la cupidité marchande ! Tout ce qui est utile et agréable est systématiquement mis à mal. » (Entretien paru dans L'Obs, mai 2018)

Gilets jaunes : « Du mouvement des gilets jaunes émane une colère joyeuse. Les instances étatiques et capitalistes aimeraient la traiter d'aveugle. Elle est seulement en quête de clairvoyance. » (« Les raisons de la colère », *Siné Mensuel*, décembre 2018)



Horreurs : « Le prétendu devoir de mémoire, qui nous enseigne les horreurs du passé, les guerres, les massacres, la sainte Inquisition, les pogromes, les camps d'extermination et les goulags, perpétue le vieux dogme religieux d'une impuissance congénitale à vaincre le mal, auquel l'honneur prescrit d'opposer cette éthique qui repose sur le libre arbitre comme un fakir sur une chaise à clous. » (Prologue à *La Commune d'Oaxaca — Chroniques et considérations*, de Georges Lapierre, Rue des Cascades, 2008)

Idées : « Il n'y a ni bon ni mauvais usage de la liberté d'expression, il n'en existe qu'un usage insuffisant. [...] L'absolue tolérance de toutes les opinions doit avoir pour fondement l'intolérance absolue de toutes les barbaries. Le droit de tout dire, de tout écrire, de tout penser, de tout voir et entendre découle d'une exigence préalable, selon laquelle il n'existe ni droit ni liberté de tuer, de tourmenter, de maltraiter, d'opprimer, de contraindre, d'affamer, d'exploiter. [...] Aucune idée n'est irrecevable, même la plus aberrante, même la plus odieuse. » (*Rien n'est sacré, tout peut se dire — Réflexions sur la liberté d'expression*, La Découverte, 2015)

Joies : « Comment s'étonner que les écoles imitent si bien, dans leur conception architecturale et mentale, les maisons de force où les réprouvés sont exilés des joies ordinaires de l'existence ? [...] Si l'enseignement est reçu avec réticence, voire avec répugnance, c'est que le savoir filtré par les programmes scolaires porte la marque d'une blessure ancienne : il a été castré de sa sensualité originelle. La connaissance du monde sans la conscience des désirs de vie est une connaissance morte. Elle n'a d'usage qu'au service des mécanismes qui transforment la société selon les nécessités de l'économie. » (*Avertissement aux écoliers et lycéens*, Mille et une nuits, 1998)

Krach : « Désormais les États ne sont plus que les valets des banques et des entreprises multinationales. Or, celles-ci sont confrontées à la débâcle de cet argent fou qui, investi dans les spéculations boursières et non plus dans l'essor des industries prioritaires et des secteurs socialement utiles, forme une bulle promise à l'implosion, au krach boursier. » (*L'État n'est plus rien, soyons tout*, Rue des Cascades, 2010)

Local : « Il n'y a que les assemblées locales qui soient au courant des problèmes rencontrés par les habitants d'un village, d'un quartier, d'une région. Il n'y a que l'assemblée populaire pour tenter de résoudre ces problèmes et pour fédérer ces petites entités afin qu'elles forment un front, *inséparablement local et international*, contre cette Internationale du fric dont la pourriture journalistique consacre le caractère et le développement inéluctable en le baptisant mondialisation. » (« Le combat des zapatistes est le combat universel de la vie contre la désertification de la terre », *La Jornada*, 20 janvier 2019)

Martyrs : « Il n'y a pas de peuples martyrs, il n'y a que des hommes résignés à la servitude volontaire. » (*Lettre de Staline à ses enfants réconciliés*, Verdier, 1998)

Notre-Dame-des-Landes : « Ce qui se passe à Notre-Dame-des-Landes illustre un conflit qui concerne le monde entier. Il met aux prises, d'une part, les puissances financières résolues à transformer en marchandise les ressources du vivant et de la nature et, d'autre part, la volonté de vivre qui anime des millions d'êtres dont l'existence est précarisée de plus en plus par le totalitarisme du profit. » (« Solidarité avec Notre-Dame-des-Landes », *Siné Mensuel*, avril 2018)

Organe étatique : « Le bolchevisme, lui, s'est voulu un humanisme : il a récupéré cyniquement la tentative d'affranchissement que fut, pour le prolétariat exploité, la démocratie directe des soviets ou conseils, il en a popularisé l'image à des fins de propagande dans le même temps qu'un Soviet suprême devenu l'organe étatique de la classe dominante interdisait toute velléité d'émancipation individuelle et collective. » (*Lettre de Staline à ses enfants réconciliés*, Verdier, 1998)

Pouvoir : « Quiconque exerce un pouvoir se conduit en intellectuel, quiconque se cantonne dans l'intellectualité a l'haleine amère de l'autorité. » (*Lettre à mes enfants et aux enfants du monde à venir*, Cherche Midi, 2012)

Quantitatif : « L'idéologie, l'information, la culture tendent de plus en plus à perdre leur contenu pour devenir du quantitatif pur. Moins une information a d'importance, plus elle est répétée et mieux elle éloigne les gens de leurs véritables problèmes. Mais nous sommes loin du gros mensonge dont Goebbels dit qu'il passe mieux que tout autre. La surenchère idéologique étale avec la même force de conviction cent bouquins, cent poudres à lessiver, cent conceptions politiques dont elle a successivement fait admettre l'incontestable supériorité. » (*Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, 1967–1992)

Religion : « La religion ne verra sa fin qu'avec la fin d'une économie qui réduit l'homme au travail et l'arrache à la vraie destinée de se créer en recréant le monde. [...] Ceux qui ont médité de la détruire en la réprimant n'ont jamais réussi qu'à la ranimer, car elle est par excellence l'esprit de l'oppression renaissant de ses cendres. » (*De l'inhumanité de la religion*, Denoël, 2000)

Sentence : « Ma relation amicale avec Guy Debord s'était bâtie sur une hâte commune d'en finir avec l'univers, finissant, d'une impossible vie. Avant de tourner à la fièvre obsidionale, l'idée du groupe en péril fut le garant de notre solidarité. Nous avions le sentiment d'être mandatés par l'Histoire — celle que nous faisons — pour exécuter contre la civilisation marchande la sentence de mort qu'elle avait promulguée à son encontre. » (*L'État n'est plus rien, soyons tout*, Rue des Cascades, 2010)

Transgression : « Nous avons tout à gagner de nous attaquer au système et non aux hommes qui en sont à la fois les responsables et les esclaves. Céder à la peste émotionnelle, à la vengeance, au dévouement, c'est participer au chaos et à la violence

aveugle dont l'État et ses instances répressives ont besoin pour continuer d'exister. Je ne sous-estime pas le soulagement rageur auquel cède une foule qui incendie une banque ou pille un supermarché. Mais nous savons que la transgression est un hommage à l'interdit, elle offre un exutoire à l'oppression, elle ne la détruit pas, elle la restaure. L'oppression a besoin de révoltes aveugles. » (*L'État n'est plus rien, soyons tout*, Rue des Cascades, 2010)

Univers : « Ceux qui font de la terre un cloaque sont devenus le cloaque de la terre. Je ne sais si, exauçant les vœux du brave Meslier, le dernier bureaucrate sera pendu avec les tripes du dernier des prêtres. En revanche, je ne doute pas qu'un jour les enfants des enfants des managers dévastant et infectant l'univers leur cracheront au visage. Vous objecterez que, d'ici là, les patrons seront des cadavres ? Pour tout dire, ils le sont déjà, mais il est des charognes qui, à pourrir longtemps, transforment la terre en cimetière. » (*Pour l'abolition de la société marchande — Pour une société vivante*, Payot & Rivages, 2002)

Vie : « Le parti pris de la vie est un parti pris politique. Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui. » (*Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, 1967–1992)

Week-end : « À heures et dates fixes, ils désertent les bureaux, les établis, les comptoirs pour se jeter, avec les mêmes gestes cadencés, dans un temps mesuré, comptabilisé, débité à la pièce, étiqueté de noms qui sonnent comme autant de flacons joyeusement débouchés : week-end, congé, fête, repos, loisir, vacances. Telles sont les libertés que leur paie le travail et qu'ils paient en travaillant. [...] Pourtant, le dimanche, vers les quatre heures de l'après-midi, ils sentent, ils savent qu'ils sont perdus, qu'ils ont, comme en semaine, laissé à l'aube le meilleur d'eux-mêmes. Qu'ils n'ont pas arrêté de travailler. » (*Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire*, Seghers, 1990)

XIX^e siècle : « De même que la révolution industrielle a suscité, dès le début du XIX^e siècle, un nombre considérable d'inventeurs et d'innovations — électricité, gaz, machine à vapeur, télécommunications, transports rapides —, de même notre époque est-elle en demande de nouvelles créations qui remplaceront ce qui ne sert aujourd'hui la vie qu'en la menaçant : le pétrole, le nucléaire, l'industrie pharmaceutique, la chimie polluante, la biologie expérimentale... et la pléthore de services parasites où la bureaucratie prolifère. » (*Avertissement aux écoliers et lycéens*, Mille et une nuits, 1998)

Yeux : « Il n'y a pas d'innocents aux yeux du pouvoir, des magistrats, des policiers. La condamnation est un préalable. L'échafaud est dressé en permanence. » (*Contribution à l'émergence de territoires libérés de l'emprise étatique*, Payot & Rivages, 2018)



Zapatistes : « J'ai perçu dans les communautés paysannes indigènes, qui comptent parmi les plus pauvres du Mexique, un mouvement d'affranchissement, à la fois intense et lent, où s'esquisse une réalité que je n'ai observée nulle part ailleurs : une démocratie directe fondée sur un véritable progrès humain. Les zapatistes du Chiapas ont entrepris de résister à toutes les formes de pouvoir

en s'organisant par eux-mêmes et en pratiquant l'autonomie. » (*L'État n'est plus rien, soyons tout*, Rue des Cascades, 2010)



Lectures complémentaires (versions PDF) :

[Paulo Freire Extension ou Communication](#)

[L'education-comme-pratique-de-la-liberte Paulo Freire 1965](#)

[Francis Cousin Bref Manifeste pour un Futur Proche](#)

[Paulo Freire La pedagogie des opprimes](#)

[Chiapas-Feu-et-Parole-dun-Peuple-qui-Dirige-et-dun-Gouvernement-qui-Obeit](#)

[Ricardo Flores Magon Textes Choisis 1910-1916](#)

[James-C-Scott-Contre-le-Grain-une-histoire-profonde-des-premiers-etats](#)

[James C Scott L'art de ne pas être gouverné](#)

[Manifeste pour la Société des Sociétés](#)

[David Graeber Fragments Anthropologiques pour Changer l'histoire de l'humanité](#)

[Inevitable anarchie Kropotkine](#)

[Que faire ?](#)

[Compilation Howard Zinn](#)

[Appel au Socialisme Gustav Landauer](#)



La version PDF est offerte par Jo(jo) la Gilet Jaune ►
<https://jbl1960blog.files.wordpress.com/2019/05/clin-doeil-politique-aux-gilets-jaunes-labecedaire-de-raoul-vaneigem-source-revue-ballast-via-r71-mai-2019.pdf>

Résistance politique : Gilets Jaunes, à bas l'État et fondons des territoires... partout (Raoul Vaneigem)

Excellent texte de Vaneigem auquel bien entendu nous adhérons tout à fait. Le temps est venu de lâcher prise des antagonismes induits, forcés sur nous, pour finalement embrasser la complémentarité de la diversité de tous les éléments formant une, les sociétés humaines, c'est ce faisant que tomberont les institutions obsolètes de l'État et de la dictature marchande. On n'annihile pas l'État (ni le pouvoir), on le dissout en changeant radicalement d'attitude à son égard en ne répondant plus aux signaux d'obéissance aveugle qui nous ont été implantés de longue date.

Notre attitude à l'État et à la marchandise n'est que pavlovienne, elle n'est en rien inéluctable. Tout ce que l'Homme a construit peut être démonté et reconstruit. Le pouvoir coercitif du petit nombre sur la très vaste majorité dont l'État est le garant n'est en rien une fatalité, une inéluctabilité ; il est sans doute une nécessité historique de compréhension de notre réalité afin de mieux la transformer et vaincre l'aliénation résultant de l'imposition de cette fiction sur nous. Une fois cela bien compris, les bases de la société émancipée sont déjà posées, il suffit de construire dessus, ensemble, solidairement, dans notre complémentarité, pour en faire la société des sociétés, celle de l'être générique retrouvé ayant vaincu l'avoir mortifère au bout de sa réalisation historique.



« L'État n'est plus rien... Soyons tout ! »

Fonder des territoires

Raoul Vaneigem - 2 mai 2019

URL de l'article : <https://www.revue-ballast.fr/fonder-des-territoires-par-raoul-vaneigem/>

Raoul Vaneigem, philosophe belge et ancienne figure de l'Internationale situationniste, publie ce jour, 2 mai 2019, son dernier livre aux éditions Libertalia : Appel à la vie contre la tyrannie étatique et marchande. Bien qu'il s'en défende, ce texte prend en charge, en pleine mobilisation sociale des gilets jaunes, la toute aussi cruciale qu'ancienne question « Que faire ? ». Il n'est aucune pertinence, selon lui, à s'emparer du pouvoir central (par les urnes ou par les armes) : fort des dernières expériences menées au Chiapas, au Rojava et dans les ZAD françaises, l'auteur enjoint à rompre en masse avec l'État et ses relais, à faire sécession pour « fonder des territoires » auto-administrés. Nous en publions un chapitre, affaire de ravitailler les débats sur la bataille en cours.

Il est vain d'attendre de l'arrogance de l'État et de la cupidité des multinationales qu'elles tolèrent notre résolution de fonder et de propager des collectifs hostiles à toute forme de pouvoir — à commencer par la prédation des ressources naturelles. Mais qu'il soit tout aussi évident de notre part que nous n'avons nullement l'intention de tolérer leur répression bottée, casquée, épaulée par la veulerie journalistique. Nous n'allons pas nous incliner devant la désertification programmée de ce qui vit en nous et autour de nous.

L'écrasement de la tentative communaliste de Notre-Dame-des-Landes est un coup de semonce, parmi d'autres, de l'ordre mondial et de ses rouages étatiques. Le gouvernement mexicain et ses paramilitaires menacent sans discontinuer les collectivités zapatistes. Les intérêts de l'Occident et des dictatures pétrolières isolent les combattants du Rojava qui opposent à ce parti de la mort, dont la barbarie islamisée n'est pas la seule composante, une société résolue d'instaurer non les droits d'un peuple, non les droits du peuple, mais les droits de l'être humain.

La vie est notre seule revendication. Nous refusons sa version rapetissée, amputée, sacrifiée. Nous la voulons souveraine. Nous la voulons créant et recréant sans cesse notre existence et notre environnement. Elle est pour nous le ferment d'une société où l'harmonisation des désirs individuels et collectifs soit le fruit d'une expérience passionnelle. Pour mener plus avant une telle entreprise, nous n'avons d'autres armes que la vie elle-même.

Vous qui nous taxez d'utopistes, ayez l'honnêteté de convenir qu'en matière d'utopie vous avez choisi la pire : la croyance en une économie libératrice, en un progrès technique conduisant au bonheur. Vous vous êtes mis jusqu'au cou dans la merde et vous traitez de songe-creux, de chimériques, celles et ceux qui s'en échappent pour aller défricher une terre où ils pourront respirer sans risquer de s'embrener.



Les hordes du profit, les drogués de l'argent fou, les pantins mécaniques qui n'ont d'intelligence que celle des engrenages, tels sont nos vrais ennemis. Les guerres mafieuses dont ils se déchirent entre eux ne sont pas les nôtres, ne nous concernent pas.

Ils connaissent tout de la mort car c'est la seule chose qu'ils savent donner. Ils ignorent tout des richesses que la vie dispense à qui sait les recueillir. C'est un territoire inconnu pour eux que la créativité et l'imagination dont chaque enfant, chaque femme, chaque homme dispose quand il est à l'écoute de sa volonté de vivre.

La peur de se jeter dans la bataille pour réaliser ses désirs les plus chers est l'un des effets les plus déplorables de la servitude volontaire. Pour rhétorique qu'elle soit, l'exhortation de Danton « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » retrouverait sa pertinence si elle animait celles et ceux qui tentent l'aventure de territoires arrachés à l'État et à la marchandise ; si elle les déterminait à outrepasser la simple résistance qu'ils opposent à l'implantation de nuisances et, sur cette solidarité acquise, à fonder, si modestement que ce soit, des modes de rassemblements collectifs radicalement nouveaux.

Partout où la guérilla subversive et la guerre insurrectionnelle ont obéi au slogan abject « le pouvoir est au bout du fusil » leur triomphe a planifié une situation souvent pire que l'ancienne. À l'État jeté à bas en a succédé un autre, non moins oppressant. Les fusils au service du pouvoir se sont tournés contre ceux qui, en les maniant, leur avait prêté le poids de la liberté. Russie prétendument soviétique, Chine maoïste, Cuba castriste, guévarisme, Farc, Zengakuren, Fraction armée rouge et autres gauchismes paramilitaires, ces palinodies ne vous ont pas suffi ?

Une leçon à ne pas oublier. La première défaite de la révolution espagnole de 1936 date de ses débuts, lorsque la militarisation exigée par le Parti communiste obtint de transformer en une soldatesque disciplinée les volontaires qui, avec les colonnes armées de Durruti et de ses amis, avaient brisé la première offensive fasciste. La récupération des initiatives populaires fut menée de conserve avec l'apparition d'un gouvernement dit révolutionnaire où les organisations libertaires (la CNT et la FAI) siégeaient aux côtés des nationalistes catalans, des socialistes, des communistes aux ordres de Moscou.

Le fonctionnel tue. La poésie est une renaissance perpétuelle.

Ce qui fait la puissance répressive de l'État tient moins à sa flicaille qu'à l'État qui est en nous, l'État intériorisé, qui nous matraque de sa peur, de sa culpabilité, de sa désespérance astucieusement programmée.

La plupart des collectivités libertaires ont succombé aux tares résiduelles du vieux monde, qui entravaient leur combat pour un monde nouveau. Les petits chefs poussent aisément sur le fumier de la passivité qu'ils entretiennent.

Combien de microsociétés libertaires n'a-t-on vu sombrer dans des rivalités de pouvoir ? Combattre la barbarie et le parti de la mort avec les armes de la barbarie et de la mort condamne à une nouvelle forme de servitude volontaire.

[...] *Le parti pris de la vie nous dispense de former un parti.* Voyez ce qu'il est advenu du mouvement des Indignés laissant place, en Espagne, au parti Podemos, de l'antiparlementarisme d'un groupe italien, très vite induit à constituer le parti Cinq étoiles et à clignoter de leurs brunes dans l'hémicycle du gouvernement. En janvier 1938, dans l'Espagne républicaine, le stalinien Togliatti avait déjà révélé l'astuce. Il déclarait préférer l'ouverture d'un front unique avec les instances libertaires (CNT, FAI) plutôt que risquer l'affrontement avec elles. Car, disait-il, l'union permettra de mettre définitivement en déroute l'anarchisme pour la bonne raison qu'aux yeux de la masse ouvrière la CNT a l'avantage de ne pas participer au gouvernement.

Cultiver les jardins de la vie terrestre (il n'y en a pas d'autres), c'est inventer des territoires qui, n'offrant aucune prise à l'ennemi — ni appropriation, ni pouvoir, ni représentation — nous rend insaisissables. Non pas invincibles mais inaliénables, à l'instar de la vie que sa perpétuelle renaissance délivre de son joug ancestral. Aucune destruction ne viendra à bout d'une expérience que nous sommes déterminés à recommencer sans trêve.

Plus nous développerons l'aventure existentielle de la vie à explorer, plus nous dissuaderons les cadavres, galvanisés par le pouvoir, de transformer la terre en cimetière. Il suffit de peu pour que se grippe et couine le mécanisme qui meut les palotins fonctionnels des instances étatiques. Faites confiance à vous-mêmes non à un Dieu, à un maître, à un gourou. Peu importent les maladdresses et les erreurs, elles se corrigeront. Abandonnez Sisyphe au rocher de l'ambition, que son asservissement pousse jour et nuit.

Notre éducation ne nous a appris que le jeu de la mort. C'est un jeu pipé puisqu'il est entendu que la mort l'emporte dès le premier coup.

C'est au jeu de la vie que nous allons nous initier. Il n'y a ni gagnant ni perdant. Quel casse-tête pour les boutiquiers politiques qui en dehors de l'offre et de la demande ne voient rien, ne perçoivent rien. Cela n'a pas empêché le bulldozer étatique d'écraser les jardins collectifs, la bergerie, les autoconstructions et les rêves sociaux de Notre-Dame-des-Landes ? Certes, mais les yeux morts du pouvoir ne soupçonnent pas que tout se reprend à la base, se reconstruit, recommence et s'affermi.

L'être humain possède en lui, dès l'enfance, un génie ludique. C'est ce génie que ranime la lutte pour la vie : la poésie qu'elle insuffle lui restitue l'énergie que lui ôtaient les absurdes luttes compétitives de la survie et du travail. Ne vous étonnez pas que de ses infimes étincelles s'embrace un monde qui aspire aux illuminations de la joie, dont on l'a spolié.

Le plus sûr garant des territoires libérés de la tyrannie étatique et marchande, c'est que les habitants accordent la priorité à de nouveaux modes de vie, au développement de la jouissance créative, à la solidarité festive, à l'alliance avec les autres espèces, jusqu'ici méprisées, au progrès de la conscience humaine bannissant toute forme de hiérarchie et de pouvoir.

Plutôt que de qualifier de pacifique l'insurrection de la vie, mieux vaut parler d'un mouvement de pacification. Nous sommes pris en tenaille entre une volonté de vivre qui ne supporte ni les interdits ni l'oppression et un système dont la fonction est d'exploiter et de réprimer le vivant. Comment mener une guerre en l'évitant ? Telle est la gageure.

À la périphérie de ce rayonnement vital, de ce noyau insécable, il existe une zone de frictions où se manifeste la vieille hostilité à la vie, une force d'inertie agressive, accumulée depuis des siècles par la servitude volontaire. En marge des terres libres s'étend un *no man's land*, une zone d'intranquillité, une frange d'inquiétude. Cette peur s'estompera à mesure que le noyau de vie rayonnera de plus en plus, mais c'est là qu'il peut s'avérer nécessaire d'éradiquer les menaces de destruction qui pèsent sur notre réinvention de la vie. Là se meuvent ceux et celles que stigmatisent du nom de « casseur » les véritables casseurs, les responsables de la dégradation planétaire, les palotins blêmes de la finance.

La gratuité est une arme qui ne tue pas. C'est en toute légitimité que nous avons le droit de refuser de payer les taxes, les impôts, les péages en tous genres que nous imposent l'État et les mafias financières qui le gèrent. Car jadis affecté (en partie) au bien public, cet argent sert désormais à renflouer les malversations bancaires.

Agir individuellement tomberait aussitôt sous le matraquage des lois édictées par le profit. *Agir ensemble en revanche assure l'impunité.*

« Ne payons plus » est une réponse appropriée à ceux qui nous paupérisent pour s'enrichir. Ne payons plus les trains, les transports en commun. Ne payons plus l'État, ne payons plus ses



taxes et ses impôts. Décrétons l'autonomie de lieux de vie où coopératives et inventivité solidaire jettent les bases d'une société d'abondance et de gratuité.

Les zapatistes du Chiapas ont montré que de petites collectivités autonomes et fédérées pouvaient cultiver la terre par et pour tous et toutes, assurer des soins médicaux, produire une énergie naturelle, renouvelable et gratuite (une option parfaitement ignorée par les mafias écologiques). ***Il est primordial que la gratuité pénètre, à l'instar de la vie, dans nos mœurs et dans nos mentalités, dont elle a été bannie, exclue, interdite pendant des millénaires.*** Pas d'illusions cependant : **le combat contre les chaînes dont nous nous sommes entravés sciemment risque d'être très long.** Ce qui est une bonne raison pour s'y vouer immédiatement.



Rien n'est fini ; Tout commence !...

Lectures complémentaires en versions PDF proposées par R71 :

[Michel Bakounine La Commune de Paris et la notion de l'état](#)

[Paulo Freire Extension ou Communication](#)

[L'éducation-comme-pratique-de-la-liberté Paulo Freire 1965](#)

[Francis Cousin Bref Manifeste pour un Futur Proche](#)

[3ri-et-societe-des-societes-du-chiapas-zapatistes-aux-gilets-jaunes-en-passant-par-le-rojava-fevrier-2019](#)

[Francis Cousin Ce n'est qu'un début...](#)

[Pierre Bance L'heure de la commune des communes a sonné](#)

[Chiapas-Feu-et-Parole-dun-Peuple-qui-Dirige-et-dun-Gouvernement-qui-Obeit](#)

[Ricardo Flores Magon Textes Choisis 1910-1916](#)

[James C Scott L'art de ne pas être gouverné](#)

[James-C-Scott-Contre-le-Grain-une-histoire-profonde-des-premiers-etats](#)

[Manifeste pour la Société des Sociétés](#)

[David Graeber Fragments Anthropologiques pour Changer l'histoire de l'humanité](#)

[L'anarchisme-africain-histoire-dun-mouvement-par-sam-mbah-et-ie-igariwey](#)

[40ans Hommage Pierre Clastres](#)

Pour ma part, je rajoute le **Manifeste contre le Travail et ses Lois**, publié en 1999 par le **Groupe Krisis** et dont j'ai réalisé, à la demande de **R71**, une nouvelle version **PDF** en mars 2018 qui est particulièrement éclairant en ce **17 mai 2019**, 6 mois pile poil, après le (re)jaillissement d'une prise de conscience politique collective qui s'est symboliquement révélée à ceux qui ont décidé d'enfiler un **Gilet Jaune** le **17 novembre 2018**...

Jo Busta Lally de JBL1960

Toutes et Tous **SUPRA**-connectés puisque rien n'est fini et que tout commence...

